

Albert Michu

Sylvain Josserand

Août 2026

Prologue

Atteint du prurit de l'écriture, je vais vous raconter avec humour les aventures d'Albert Michu. Sa bêtise apparente devrait vous faire rire. Tartarin de Tarascon ou Bécassine seraient nobélisables si l'on comparait leur intelligence sociale à celles d'Albert Michu. Ce roman s'articule autour d'une démonstration mathématique : le protagoniste ne s'aime pas. Pourquoi cet antihéros ne s'aime-t-il pas ? Dans le premier chapitre, je formule une série de prédicats qui seront progressivement éclaircis au fil des chapitres grâce à l'introduction de personnages colorés de la littérature.

Albert Michu est un personnage profondément singulier, à la fois dérisoire et bouleversant, dont les contradictions éclairent notre époque, par des réflexions sociales et philosophiques parfois décalées. Il est vivement conseillé de mettre un redflag sur ce récit pour tous les éventuels lecteurs pour qui les termes « Dieu », « liberté », « égalité » et « fraternité » constituent de vilains gros mots.

Pour être vraiment libre, l'être humain doit apprendre à être vigilant, à fuir toutes les doctrines simplistes qui expliquent tout et à vivre sans certitude dans un monde d'une très grande complexité. Pierre Tourev.

Albert

Depuis son plus jeune âge, Albert a lutté pour s'aimer lui-même. Chaque jour, il s'efforce de trouver un peu d'estime pour lui-même. Il parle aux gens dans la rue. Il plaisante avec les caissières des supermarchés ou les préparatrices en pharmacie. Il excelle en jeux de mots stupides ou en contrepèteries douteuses. Lors de ses promenades en raquettes, lorsqu'il croise un chien entièrement blanc dans la neige, il l'encourage en disant : «heureusement que tu as un harnais noir, sinon l'on te perdrait. Lorsqu'un gamin construit un château de sable, il admire ses talents d'architecte et de bâtisseur. S'il aperçoit un enfant pédalant sur un tricycle avec ses parents, il salue ses prouesses athlétiques en lui disant : «te voilà prêt pour le tour de France», avant de le dépasser sur la piste cyclable en lui faisant un petit signe de la main.

Albert s'interroge sur la façon d'aimer et se faire aimer. Quand il était enfant, sa mère, sa grand-mère et ses tantes lui disaient : «Si tu m'aimes, rends-moi un service, va me chercher mes lunettes, épluche les légumes, lave la vaisselle, balaie le vestiaire.» Tel un chiot, qui attend en retour son os, il se précipitait pour exécuter ce qui lui était demandé. Il ne rechignait jamais quand son père lui demandait d'occuper une grande partie de son jeudi après-midi de congés scolaires à laver des murs, à poncer des parquets tel un raboteur du tableau de Caillebotte, à peindre des barrières, à retirer les germes des pommes de terre, à désherber des allées ou à ramasser des feuilles mortes : c'étaient les jours où il n'allait pas à une sortie de skis avec l'école ou à un rassemblement de louveteaux unionistes protestants.

En classe, il attirait l'attention des instituteurs par ses bonnes notes, mais aussi par son comportement servile. Il était méprisé et maltraité pendant la récréation, et parfois même dans les sous-bois, par ses camarades de classe qui lui passaient la bite au cirage. On lui avait donné le sobriquet de Michu.

Il a pu poursuivre des études supérieures grâce à une bourse. Il se rappelle avec émotion de sa très grande solitude d'étudiant. Il n'a jamais été convié à une soirée arrosée et débridée. Il habitait une chambre de bonne au sixième étage d'un immeuble de standing dans un quartier huppé de Paris.

Son appartement n'était pas chauffé. Sur le palier, il partageait avec des inconnus des toilettes à la turque nauséabondes. Il se lavait à la piscine de son quartier. Après son repas du soir au restaurant universitaire, il passait ses soirées au centre de calcul ou à la bibliothèque pour y étudier, mais aussi parce que ces endroits étaient plus chauds que sa chambre.

Étudiant médiocre et acharné, il a été choisi par un professeur vacataire ingénieur pour travailler en tant qu'agent de maîtrise dans l'entreprise de ce dernier, située dans une tour de La Défense. Comme il ne comprenait pas pourquoi on ne lui avait pas proposé un statut de cadre moyen à bac+5, il a démissionné au bout de trois ans. C'est une erreur de sa part ! En effet, les entreprises qu'il fréquentera par la suite, en employé zélé, s'avèreront mortifères pour lui... Trop gentil, trop dévoué, il passera souvent pour un con. Il finira sa carrière par un épuisement professionnel et une longue dépression nerveuse.

Albert ne connaissait pas les codes du monde du travail : il ne savait pas que les diplômes universitaires, à moins d'avoir soutenu un doctorat, n'ont aucune valeur par rapport à ceux des écoles supérieures privées et/ou ceux des grandes écoles — établissements le plus souvent accessibles aux étudiants fortunés qui ont suivi leur scolarité secondaire dans les meilleurs lycées d'État ou de jésuites et fait de nombreux séjours linguistiques à l'étranger.

Albert nuance son propos en disant que les diplômes universitaires donnant accès à des concours dans les secteurs de l'enseignement, de l'administration, de la justice ou du médical échappent à cette classification. Albert est aigri par les sacrifices qu'il a dû consentir, en vain, pour subir cinq années d'université.

En y repensant, il aurait pu éviter de se retrouver dans un milieu impitoyable en choisissant une formation professionnelle dans les métiers manuels ou en rejoignant une PME dès l'obtention de son baccalauréat. Un moniteur de catéchisme lui avait dit, lors de sa préparation à la confirmation : « Petit poisson deviendra grand si Dieu lui prête vie. » Il aurait pu rajouter : « Petit poisson dans la mer doit se méfier des requins et surtout les éviter à tout prix. Il en va de sa survie psychologique. » Ces requins n'ont-ils pas appris à aiguiser leurs dents dans les écoles de gestion et de leadership ? Formés pour être des tueurs et des mercenaires en col blanc, agissent-ils pour la pérennité des entreprises ou pour engraisser des actionnaires ? Quand ils ne sont pas assez efficaces, ils suivent même des stages de recyclage de « management par le stress » ! Ils sont virés si leurs performances sont insuffisantes.

Il est clair qu'Albert est semblable à Candide de Voltaire : il découvre le monde. Il constate que les diplômés des écoles supérieures privées et/ou des grandes écoles sont issus des milieux d'argent ou de la finance et occupent les postes de décision et de direction. Ils ne remettent jamais en cause un système qui permet aux plus riches de s'enrichir « toujours plus » pendant que les plus pauvres croupissent dans des logements insalubres et se nourrissent aux Restaurants du cœur, à l'Armée du Salut ou au Secours populaire. Les universitaires, issus des classes moyenne et ouvrière, qui atteignent des postes de direction, adhèrent assez rapidement aux idées de droite de la bourgeoisie dominante qu'ils veulent imiter. Cette bourgeoisie n'a fait que singer la noblesse après la Révolution française de 1789. Albert n'a connu

qu'un seul cas dans toute sa carrière : le secrétaire général de la CGT-finances d'une entreprise publique, titulaire d'un diplôme de droit, d'économie et de sciences politiques, et ayant le grade de directeur. Il est l'un des rédacteurs du programme économique de Fabien Roussel.

À l'instar du personnage de Don Quichotte dans l'œuvre de Cervantès, Albert contemple les pales des moulins à vent qui tournent devant lui, désirant les percer de sa lance. Les organismes d'aide qui dispensent l'État et les municipalités de leur responsabilité de promouvoir l'idéal républicain : «Liberté, Égalité, Fraternité». Les chaînes de télévision qui orchestrent des émissions de collecte de fonds pour des œuvres caritatives, en s'appuyant sur la sensibilité larmoyante d'artistes du show-business.

Au coin du feu, à la veillée, Albert-Don Quichotte explique à son serviteur Sancho Panza que tout le monde y trouve son compte, à l'exception de la pauvreté, qui n'est pas traitée à sa racine. Abandonnés à eux-mêmes par la gauche et les syndicats, les pauvres et les classes moyennes se laissent soudoyer par des partis extrémistes de haine et de rejet de l'autre, de droite comme de gauche. Comme si l'histoire semblait resservir le couvert. Travail, famille, patrie et chaos identitaires sont au menu desdits partis.

Au moment de la République de Weimar, dit-il à son serviteur déjà endormi, les chômeurs et les laissés-pour-compte ont été séduits par un fou charismatique. Élu démocratiquement, il a entraîné le monde entier dans un conflit qui a fait plus de morts parmi les civils que parmi les militaires. Guerre qui a engendré l'un des génocides les mieux orchestrés en matière de moyens techniques et logistiques de toute l'histoire de l'humanité et dont le résultat en matière de victimes n'avait jamais encore été atteint à ce jour. Les autres génocides sont plus sommaires en ce qui a trait aux méthodes d'exécution : massacre à la mitrailleuse des Amérindiens

par les Yankees ; déportation et exécutions de grandes ampleurs des Arméniens ; grande famine de paysans et travaux forcés pour les opposants politiques sous Staline ; épurations ethniques par les Khmers rouges au Cambodge ; tueries à la machette des Tutsis par les Hutus au Rwanda. J'en oublie certainement, car l'homme à la différence des autres mammifères tue pour son plaisir et sa jouissance personnelle. À cet instant du récit, Sancho Panza ronfle bruyamment.

Albert a des convictions profondes et pour lui irréfutables sur la marche du monde. Les dirigeants de tous les pays de la planète, pour des raisons qui leur sont propres, choisissent de privilégier la production d'armes de plus en plus sophistiquées et performantes, le maintien de puissantes forces armées, plutôt que de s'engager dans des initiatives bénéfiques à la santé, à la limitation du réchauffement climatique, à l'agriculture et à l'élevage biologique, à l'éducation de la jeunesse, à la formation professionnelle et à la culture.

Comme si, le cerveau reptilien des dirigeants et de ceux qui les élisent ne se souvenait que de l'époque où ils devaient chasser pour la survie alimentaire de leur clan et lutter contre des bêtes féroces en sécurisant l'entrée de leur grotte par un feu puissant. Feu qui aurait été le casus belli, si l'on en croit l'épopée de Naoh et de ses compagnons dans *La guerre du Feu* de Rosny Aîné, porté à l'écran par Jean-Jacques Annaud.

On aurait pu imaginer qu'après avoir maîtrisé le feu, fabriquer des araires de charrues en fer, domestiquer du bétail, modeler et cuire de la terre glaise pour façonner nos instruments culinaires et enterrer nos morts dans la dignité, le niveau de conscience de l'humanité se serait élevé. D'autant que, dès le paléolithique, l'art pariétal et la médecine des chamans existaient déjà. Ce qui signifie que certains individus étaient dotés déjà — pas tous, tant s'en faut — de cette conscience intuitive imperceptible du divin en eux. Une forme indistincte du sacré dans le

cosmos, comme l'astrophysicien Hubert Rives et certains physiciens de physique quantique tenteront de l'expliquer. Cette connexion entre la «terre» et le «ciel» est vécue, depuis des millénaires, par de nombreux peuples premiers, comme les Amérindiens, les Kogis et de nombreuses tribus nomades chamaniques. Sancho Panza, écœuré par tout ce vomi verbal, conclut par un « c'est ainsi » à défaut de savoir dire amen.

Depuis son plus jeune âge, Albert a eu du mal à s'accepter lui-même. Il se bat constamment pour se montrer un peu d'amour. Lorsqu'on lui dit qu'on l'aime, il est plutôt sceptique, craignant que les autres ne cherchent à en tirer profit, ce qui arrive souvent. C'est parfois étonné qu'il constate que cet amour est entièrement désintéressé. Mais cela l'épate. Il a besoin de vérifier, de conforter, de tester. Il reçoit des marques d'affection de certains membres de sa fratrie ou de sa descendance. Également d'artistes, d'écrivains et de musiciens dont il partage la même passion. Ces marques de bienveillance et de gentillesse sont à doses très homéopathiques. Mais, elles existent.

Le seul endroit où il ne doute pas de l'amour que l'on peut lui porter est le temple protestant, chaque dimanche. Les fidèles qui s'y rassemblent prient, chantent, méditent, partagent la Sainte-Cène et un repas fraternel, étudient les Écritures et croient en l'Amour universel. Il y trouve la paix. Cette paix qui n'est pas l'absence de conflits, mais, une tranquillité de son être intérieur et de son âme. Un plongeon dans une mer agitée où sous les vagues, tout paraît paisible. Il aime fredonner ce beau refrain de la communauté œcuménique de Taizé : « mon âme se repose en paix sur Dieu seul ; de lui vient mon salut ; oui, sur Dieu, seule mon âme repose, se repose en paix. »

Albert déclare doctement à son ami Sancho que, pour les milieux laïcs, les chrétiens croient à des fariboles et suivent sans réfléchir des dogmes. Basta ! Dieu est mort, et ce, à la plus grande joie et satisfaction des laïcards victorieux. On se souvient que, lors des débats sur la loi de 1905, dite de séparation de l'Église et de l'État, le député Maurice Allard avait proposé, comme paradigme de la laïcité française, un modèle antireligieux — un État athée, comme en URSS ou en Corée du Nord. Le député Aristide Briand a fait inscrire dans le texte définitif que l'État est laïque et que les croyances religieuses bénéficient de la liberté de conscience, sans toutefois avoir le pouvoir d'influencer les décisions du pouvoir exécutif. À l'instar des francs-maçons ou d'organisations dédiées aux droits de l'homme, les organisations religieuses peuvent rédiger des avis pour éclairer les politiques sur des faits de société ou d'éthique.

Ces laïcards ne proposent aucune valeur humaniste, de bienveillance, de fraternité ou d'altérité en dehors de cercles restreints réservés à une élite. Albert, notre Candide du XXI^e siècle, pense que si les religions n'existaient pas, il faudrait les inventer. Les religions révélées et/ou les philosophies orientales interpellent tout un chacun de manière désintéressée. Si leur enseignement et leur morale sont austères et dogmatiques, elles ont le mérite de placer l'Homme face à ses propres zones d'ombre et de lumière. De le responsabiliser.

L'absence de morale civique fait que le « bon peuple » est prêt à applaudir n'importe quel crétin qui agite les foules à la télévision, à suivre les émissions de télé-réalité, à écouter les gourous du New Âge et à voter pour les politiciens démagogues pourfendeurs d'immigrés, comme Jeanne d'Arc avec les Anglais. Ils peuvent suivre aussi les défenseurs inconditionnels d'islamistes intégristes et de Palestiniens impuissants, victimes de leur soumission involontaire à la fêrule du Hamas. La population palestinienne est composée de différents courants gnostiques, chrétiens et musulmans modérés qui ne désirent qu'une chose : avoir leur propre territoire où

ils pourront coexister pacifiquement avec leurs voisins israéliens, libanais, syriens, irakiens et iraniens.

Pour Albert, les chrétiens, qui doutent parfois de l'existence d'un Dieu invisible et aux abonnés absents, suivent simplement l'enseignement d'un être exceptionnel qui a dit : «Aimez-vous les uns les autres ; à l'amour que vous aurez pour les autres, on verra que vous êtes mes disciples. » Pour avoir prononcé cette sentence judicieuse et pleine de sagesse, il a été condamné à mort et crucifié en compagnie de deux misérables individus qualifiés de «mauvais larrons». L'étaient-ils ? Ou n'étaient-ils que des pauvres types affamés qui se sont fait prendre en récupérant le surplus des riches et des collabos des Romains ?

La suite de l'histoire de cet être remarquable, qualifié par certains de fils de Dieu, relève de la foi personnelle et non de l'orthodoxie. Chacun est libre d'interpréter cette phrase d'amour et de la mettre en pratique dans sa propre existence. Ce comportement généreux n'est pas exempt de danger, car la plupart des gens considèrent la gentillesse ou la préoccupation pour autrui comme une faiblesse mentale ou une stupidité, conformément à l'adage «l'homme est un loup pour l'homme», popularisé par Hobbes. En écoutant son maître, Sancho Panza voit scintiller, en lui, une petite lueur et germer une graine de vie.

Sancho sait qu'aider un collègue en difficulté au travail, payer correctement ses employés, les respecter, les déclarer à l'URSSAF, ne pas frauder le fisc, ne pas planquer ses sous dans un paradis fiscal, ne pas dépasser en automobile les limites de vitesse, doubler un véhicule avec toute la visibilité nécessaire, s'arrêter au passage pour piétons, porter les paquets d'une vieille dame, ne pas resquiller dans

les files d'attente, ne pas dominer sexuellement des femmes et des enfants sont des formes d'insubordination pour les forts en gueule.

Albert, qui a tendance à se détester plutôt que de s'aimer, considère que la vie est une bataille quotidienne. Il peut se nourrir à sa faim et partager des repas occasionnellement arrosés avec des amis. Il ne dort pas dehors et sa maison n'est pas menacée par des drones ni par une pluie constante de bombes, de missiles ou de roquettes.

Ses voisins de palier ne sont pas victimes de viols par une soldatesque avinée. Les gamins et les gaminés de son voisinage ne sont pas sodomisés par des milices ou des soldats plus ivres que des Polonais. Mercenaires ou soldats patriotes qui croient au dogme de la défense de la « Patrie en danger ». Ils se transforment alors, comme le monstre de Kafka, en des créatures effrayantes après s'être soumis au diktat de leurs généraux. Ces derniers, vêtus de leurs uniformes d'apparat ou d'opérette, restent loin des zones de combat et de barbarie pour boire du champagne sous des lambris dorés, en compagnie du ministre de la Défense et des PDG des industries de l'armement, ainsi que des architectes et promoteurs immobiliers à l'affût de projets de reconstruction.

Albert a peu de chance de sauter sur une mine dans un jardin public bien fleuri par les jardiniers municipaux. Quant à mourir dans un attentat terroriste dans une station balnéaire où résident des retraités fortunés, ce n'est pas pour demain. Le seul concert annuel de musique métal satanique — à l'instar du tragique concert au Bataclan — se tient chaque année, l'été, au bord du lac. C'est le genre d'endroit qu'il sait éviter non par crainte des terroristes barbus en djellabas blanches et petits calots assortis, mais parce qu'il déteste le bruit, la vulgarité et, surtout, le mauvais goût.

Albert sait qu'à tout moment, le feu nucléaire entre la Russie et son pays peut l'anéantir, lui, ainsi que tous ses proches. Il est préoccupé par le réchauffement climatique, tout en sachant que la Terre avant l'anthropocène actuel — où l'activité humaine a des conséquences pour le climat (explosions nucléaires, consommation immodérée des énergies fossiles carbonées) — a connu d'autres cycles de transformations radicales en raison du climat, des éruptions volcaniques, de la dérive des continents, de l'inclinaison de la Terre par rapport au soleil, etc. Il ne pense pas que la vie sur Mars présente le moindre avenir. Ce projet d'installation est envisagé par les puissants quand ils auront achevé leur action terrestre, qui consiste à polluer, à déboiser, à exploiter les énergies fossiles et les terres rares, à accroître le nucléaire civil et militaire avec le soutien massif des consommateurs lobotomisés.

Albert idéalise la vie des générations qui l'ont précédées. N'étaient-elles pas le fruit de leur labeur agricole, en vivant souvent en autarcie? Dès le XIXe siècle, l'exploitation minière intensive du charbon et du minerai de fer a changé la donne. La Première Guerre mondiale, de 1914 à 1918, a encore accentué ce phénomène en faisant sombrer des millions de jeunes gens, des deux côtés du front, dans les tranchées, en particulier ceux issus des campagnes.

Albert pense avec sa candeur naïve que l'on aurait pu tirer des enseignements simples de cette horrible boucherie. On aurait pu soutenir la recherche dans les domaines de la santé et du bien-être sans pour autant enrichir l'industrie pharmaceutique. On aurait aussi pu développer l'enseignement des arts à l'école, signer des traités internationaux de désarmement dans le cadre de la Société des Nations, encourager toutes les initiatives en vue d'une agriculture durable, limiter l'élevage et la pêche aux strictes nécessités de la demande, nationaliser les banques, les compagnies d'assurances et tous les services qui relèvent de l'intérêt général (téléphonie, énergie, transport), se retirer des colonies et laisser les peuples

colonisés, libérés de toute forme de tutelle, trouver leur propre moyen de développement.

Le spectacle du monde actuel, avec ses dirigeants mégalomanes et populistes élus par des peuples asservis ou stupides, le fonctionnement des marchés du travail, de l'économie et de la finance, les guerres avec leur cortège de massacres, de viols, de génocides, de destruction, d'armes de plus en plus sophistiquées, occasionne chez lui une forme profonde de dépression.

Il se gave de médocs, mais cela ne suffit pas toujours à calmer ses angoisses. Il imagine des histoires les plus abracadabrantesques, où les séries télévisées les plus sanglantes seraient classées comme des divertissements réconfortants dans la collection Arlequin. La didascalie de son drame intérieur se décline avec un luxe de détail. Il visualise le lieu et tous les moyens de son autodestruction. Il ne passe pas à l'acte soit parce qu'il est trop lâche, soit parce qu'il trouve toujours dans la prière ou un passage biblique une source de réconfort et d'espérance. Il prie beaucoup tous les jours de sa vie.

Fondations

La maison ne tombe pas, parce qu'on a posé ses fondations sur de la pierre. Mais celui qui écoute mes paroles et ne fait pas ce que je dis, celui-là ressemble à quelqu'un de stupide. Celui qui est bête construit sa maison sur le sable. Tout le monde connaît cette parabole des Trois petits cochons. Si l'on s'intéresse un peu à la symbolique et/ou au mysticisme, on peut subodorer que celui qui construit sa maison sur le sable est plus vulnérable aux messages et aux actions du diviseur Satan.

Albert naît dans un village qui a été déclaré « Justes devant les Nations » parce que la population locale, sous l'impulsion de deux pasteurs calvinistes, d'un directeur de l'école laïque et avec l'aide de la Cimade, du Secours suisse et d'organisations caritatives juives, a permis à plus de 2 500 juifs d'être sauvés de la déportation. Ce bourg montagnard altiligérien est isolé. Il est balayé par la neige et la burle cinq mois par an.

L'officier supérieur allemand responsable de la région ne faisait pas partie du Parti national-socialiste (nazi), mais il aimait jouer du violoncelle dans son bureau. Sa seule préoccupation était la présence active de réseaux de résistance dans cette contrée. La police française et la gendarmerie avertissaient les autorités locales ou les organisations d'aide du jour des contrôles prévus dans la ville du même nom. Cela permit aux juifs et aux réfugiés non juifs engagés politiquement de se cacher. Une seule rafle menée par la Gestapo suffira malheureusement pour déloger de leur domicile des juifs, des anarchistes, des pacifistes allemands, des déserteurs, des objecteurs de conscience et des antifranquistes de la guerre d'Espagne.

Albert n'a pas connu la période où la peste brune avait contaminé toute l'Europe. Il est né neuf ans après la fin de la guerre. À l'école primaire et au secondaire, il n'a jamais entendu parler de cette histoire de réfugiés juifs. Ce sujet n'était pas abordé à l'école, au marché ou au temple. Les gens avaient agi ainsi parce que le Seigneur le

leur avait demandé. Ils avaient été nourris dès leur plus jeune âge d'histoires bibliques, comme celle du bon Samaritain.

Il faudra attendre les premiers ouvrages historiques et les premiers films pour que ce récit de sauvetage de personnes persécutées en raison de leur religion et de leur supposée race émerge de la surface de la rivière gelée de son pays natal. C'est là qu'il a appris que le nom de code « ancien testament » désignait ces gosses qui, parlant une langue incompréhensible, le yiddish, arrivaient par la micheline CFD. Celle-ci roulait sur une voie étroite — aujourd'hui une piste cyclable, et sur une autre partie, un train touristique.

La maison dans laquelle naît Albert était une maison d'enfants de 1942 à 1953. Elle avait été créée par le frère du résistant Henry Frenay et son épouse, qui étaient de la parentèle de sa mère. Cette famille catholique avait vécu en région parisienne, puis dans le sud de la France quand le père de famille avait perdu son travail de directeur commercial en raison de la guerre. Ladite famille n'était pas souchée au protestantisme local qui s'est implanté ici les siècles précédents et a subi les persécutions consécutives à l'Édit de Fontainebleau : dragonnades, envoi aux galères des hommes, pendaison des pasteurs, mise en prison des femmes ; placement des enfants dans des pensions catholiques où on leur lavait le cerveau, grâce notamment à un jeu de l'oie aux vertus catéchétiques, en usage dans les couvents.

Les parents d'Albert, nés en 1920 et 1923, après avoir participé à la résistance non communiste, contre l'occupant dans la région lyonnaise, dans des fonctions subalternes, mais bien utiles, vivront de 1946 à 1953 à Baden-Baden. Le père d'Albert exerçait la profession d'opérateur radio civil pour l'armée française d'occupation. Il avait bravé, après un combat acharné avec sa propre mère, la coutume bourgeoise de sa famille lyonnaise, qui transmettait de génération en

génération le métier de médecin. Il avait épousé une fille de la classe ouvrière dont certains membres étaient devenus, quand l'ascenseur fonctionnait encore, des artisans ou de petits commerçants fournissant des collectivités, des hôtels et des restaurants en vaisselle, en instruments de cuisine, en torchons, nappes et tabliers.

Les parents d'Albert appartenaient à la génération qui fit des enfants à la demande de l'État et de la religion « croissez et multipliez » sur une grande échelle — sans se casser pour autant la gueule — et ils auront donc six enfants, trois en Allemagne et trois dans le bourg montagnard éponyme. Comme ils s'étaient rencontrés dans le scoutisme laïque, ils seront tous désignés pour diriger une pension pour enfants de tous horizons et de toutes croyances religieuses : certains fréquenteront l'école publique, tandis que d'autres étudieront dans un collège protestant.

Pendant les vacances scolaires, cette pension d'enfants se transformera en un grand camp de louveteaux, à la différence près que les clients dormiront dans des chambres de quatre à cinq lits non superposés, et non sous des tentes. Qu'ils prendront leur douche dans une salle de bains et qu'ils n'iront pas aux WC dans des feuillées creusées dans la terre, cachés par les branchages d'une cabane en branches d'épicéas et de tiges de fougères et signalés par le vrombissement des mouches et des taons. Tous les jours, le moniteur responsable versait un bidon de Crésyl, un puissant désinfectant à base de crésol qui sent l'amande et le benzène.

On pourrait dire que les fondations de la maison intérieure d'Albert sont solides : un village imprégné de valeurs, des parents scouts engagés dans l'éducation, une mère convertie par mariage au protestantisme, une région pleine de ressources naturelles (randonnée, natation, ski, vélo, escalade, etc.) pour les nantis (cheval, tennis, voile).

Mais Albert n'est pas heureux à l'école : il est jaloux parce que ses parents louent une maison de vingt pièces ; il est frappé et molesté parce qu'il est le premier ou le deuxième de la classe. Aujourd'hui, on dirait qu'il subissait du harcèlement scolaire passif. Tous les mois, il caracolait en tête de classe avec la fille de son instituteur et directeur d'école, qui l'aimait en secret sans oser le lui dire.

Albert aura toujours du mal à exprimer son amour à une femme qui l'aime. Il ne sera pas facile de l'aimer, car il est trop égocentrique et a besoin d'être rassuré et en sécurité. Albert est un conteur, bavard, fatigant pour les autres. Il peut parler d'un sujet qui l'intéresse pendant des heures, en ne manquant aucun détail, en remontant à la source de chaque fait ou de chaque notion. Ses fils lui disent souvent : « Accouche ! » D'autres, plus courtois, lui proposent poliment de conclure. Ses nombreuses digressions qu'il croit utiles sont insupportables pour son auditoire. Il ne s'en rend pas compte.

Albert a une naturelle douceur. Il est calme, réservé, humble de cœur et donne une impression reposante. Sauf, quand il ne peut pas s'empêcher de jouer le professeur. Souvent très seul, il lit beaucoup et voudrait partager le fruit de ses lectures avec les autres. Il oublie le plus souvent que cela n'intéresse personne. Comme il ne suit ni l'actualité sportive ni l'actualité politique avec ardeur ni les turbulences du show-business, il passe pour un benêt. Il préfère vivre dans l'imitation du Christ que dans celles des sportifs milliardaires gavés de protéines ou de dopants, de politiciens mégalomanes ou de saltimbanques à l'égo démesuré. Il a découvert grâce à Emmanuel Carrière dans *Kolkehoze*, *L'Imitation* de Jésus-Christ, ouvrage attribué à Thomas A Kempis (1380-1471). Albert y puise, comme dans la Bible, sa nourriture spirituelle quotidienne.

C'est de nos esprits, pas de nos gènes, qu'est issu notre refus de la loi de la nature. Cela a été de notre choix, non par un élan instinctif qui nous a amenés à remplacer la sélection naturelle par la moralité. Commandant Cousteau.

La création d'un arbre généalogique est une activité populaire dans de nombreuses familles françaises, grâce à la facilité d'accès, au moyen des archives municipales, départementales et des fonds des mormons, à des informations sur les ancêtres. Ces derniers visent à baptiser les défunts de leur famille qui n'étaient pas mormons au moment de leur décès, mais qui pourraient l'être dans un avenir lointain s'ils étaient baptisés. Cela permettrait d'étendre la famille dans l'au-delà.

Cela comporte des dangers, car, même si on peut trouver des ancêtres respectables sur certaines branches, d'autres peuvent cacher des meurtriers, des voleurs, des proxénètes, des Yankees génocidaires, des Turcs, des nazis ou des Khmers assoiffés de sang, des généraux et des amiraux déments, des monstres comme Napoléon, Hitler, Staline, Mao ou Jorge Rafael Videra, ou encore des dictateurs comme Pinochet.

Albert sait qu'on a été, du côté paternel, agriculteur ou douanier dans les montagnes de l'Oisans, puis fonctionnaire et médecin en région lyonnaise. Sa grand-mère maternelle était suisse, arrivée de France à la suite de l'afflux massif d'immigrants après la révocation de l'Édit de Nantes. Au XIX^e siècle, on a établi à Lyon la brasserie Guillaume Tell et introduit le protestantisme dans la famille. Parmi les ancêtres maternels, on compte des agriculteurs en Ardèche, des enseignants dans la Somme, des travailleurs et travailleuses du textile dans le Rhône, des représentants en vins et spiritueux, ainsi que des artisans et petits commerçants.

Soit on est un catholique tiède, soit on est carrément trotskiste, anarchiste, syndicaliste ou quaker pacifiste. Un grand-oncle, quaker et ébéniste, marié à une professeure d'université juive, s'est installé en 1938 au Mexique à Pachuca dans l'Hidalgo pour y créer une usine de traitement du bois. Un des lointains cousins mexicains d'Albert est devenu ingénieur et a fabriqué des cocktails Molotov lors des événements de mai 1968, à Paris, ainsi que la première machine à calculer d'Amérique centrale sans aucun composant yankee. Son aîné, grand sportif, qui était marié à une Indienne, participera aux Jeux olympiques de Mexico.

Grâce à cet ADN, Albert, qui est plus stupide que l'âne de Buridan, a toujours été incapable de décider s'il devait se nourrir du foin de la bourgeoisie lyonnaise ou s'il devait boire l'eau saumâtre des Canuts. Il sera syndicaliste CGC parce qu'il croit qu'un cadre moyen ou un agent de maîtrise doit adhérer à un syndicat de cadres. Il occupera le poste de secrétaire du comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail (CHSCT), en hommage et en mémoire de sa mère décédée prématurément, épuisée par le travail. Lors d'un séjour de formation syndicale CGC, dans un manoir de la région parisienne, il découvrira que la presse mise à la disposition des stagiaires sur les tables du petit déjeuner se limite à *Valeurs actuelles*, *National Hebdo*, *Minute* et *Le Figaro*. À la fin de son mandat, il mettra fin à son affiliation à la CGC. Plus tard, lorsque des directeurs fascistes lui imposeront une discipline stricte et aveugle ou qu'il devra l'imposer à ses agents, il adhèrera à la CGT-Finances. Aux élections locales et nationales, il votera toujours à gauche au premier tour. Si le parti néonazi et issu de l'OAS menace de gagner les élections et que la gauche est absente, au second tour, il glissera un bulletin de droite dans l'urne en se bouchant le nez dans l'isoloir.

Albert a toujours aimé la vie en collectivité, car il avait beaucoup de camarades avec lesquels jouer et étudier. Ainsi, il pouvait éviter l'autorité de ses parents et de ses frères biologiques. Il aimait les grandes randonnées, les jeux de ballon, la

construction de cabanes, les veillées et les fêtes costumées au cours desquelles on mangeait des crêpes ou des bugnes. Toutefois, il devait partager ses repas en famille. Comme il adorait raconter l'histoire de *Simbad le marin*, son temps de parole était limité par son père, qui, en outre, avait une fourchette disposée sur une boîte d'allumettes, qu'il pouvait utiliser sans préavis pour taper sur les coudes posés sur la table en signe d'avachissement ou de fatigue.

Albert était terrorisé par sa mère qui, comme sa tante, adorait pousser des hurlements qui faisaient trembler toute la maison. Il se réfugiait en haut d'un épicéa du parc en attendant la fin de l'orage. Il ne comprendra que, beaucoup plus tard, que ces cris étaient l'expression de l'épuisement total de sa mère au travail. Après son décès, il s'en voudra de ne pas avoir pu la serrer dans ses bras lorsqu'elle traversait des moments difficiles et d'avoir inventé, comme Hervé Bazin *Folcoche*, des adjectifs tels que « vaginocrate » ou « utérocrate ». Ses trois sœurs et une cousine du Beaujolais, une vieille dame du quartier, sa nourrice darbyste et Akéla, sa cheffe chez les louveteaux, lui apporteront douceur et tendresse féminine. À l'adolescence, une grande amie parisienne, qui deviendra plus tard une artiste renommée, lui inspirera un profond respect pour son talent incontestable.

Albert se souvient de son père, qui faisait travailler son épouse jusqu'à l'abattement et ses enfants, sans jamais leur donner la moindre rétribution financière. Il n'était pas issu pour autant du milieu agricole où l'on faisait beaucoup d'enfants : les plus robustes et ceux qui ne mourraient pas en bas âge servaient de main-d'œuvre pour l'élevage et les cultures. Les bouchers de la Première Guerre mondiale ne se tromperont pas de casting quand ils mettront en première ligne de solides gaillards originaires des colonies ou de la ruralité française.

Pour sa défense, son père n'avait pas fait un *business plan*, comme l'on dit aujourd'hui. Il avait dû se limiter, comme la plupart des commerçants de cette

époque, au chiffre d'affaires de son vendeur. Il comptait aussi probablement trop sur les pensionnaires d'un collège protestant, alors que son établissement était situé à 1,5 kilomètre dudit collège. Ses collégiens devaient s'y rendre à pied par tous les temps. Pour les vacances d'hiver, il avait parié sur la neige, alors que sa clientèle était habituée à fréquenter les grandes stations de ski alpines. Ici, la neige, il y en a trop ou pas assez. La station la plus proche est à 35 kilomètres. Lieu charmant et idyllique, mais qui ne pourra jamais rivaliser avec ses concurrentes des Alpes ou des Pyrénées. Le ski de fond l'a sauvée de la désaffection des vacanciers en hiver. Cette magnifique station située entre Haute-Loire et Ardèche, culminant à des altitudes allant de 1340 à 1755 mètres, dispose de 50 kilomètres de pistes bien entretenues et d'un pas de tir pour le biathlon.

Les seuls salaires qu'Albert et ses frères et sœurs recevront, ce sera la possibilité de poursuivre des études universitaires grâce à une bourse. Albert n'a jamais demandé de l'argent à ses parents pour payer un loyer, des droits d'inscription ou un repas au restaurant universitaire. Il se souvient du gâteau quatre-quarts et du saucisson que sa mère glissait dans son sac à la fin du week-end. Pour calmer sa faim, il vendait des livres à des bouquinistes ou donnait des cours particuliers de mathématiques. Il a même travaillé dans des marchés le dimanche. Il n'a jamais été un gigolo, allant racoler dans les cafés de la place Victor Hugo, comme l'ont fait certains de ses camarades étudiants qui crevaient littéralement de faim ou de froid. À l'époque, les cours et les TD n'avaient pas lieu en soirée, ce qui rendait très difficile de concilier un travail à temps partiel en journée et des études le soir.

Albert appréciait la profonde connaissance historique de son père. Il se rappelle avec émotion les rares occasions où, après une dure journée de travail pour entretenir l'imposante bâtisse, il l'écoutait presque avec ferveur. Ses parents ne possédaient pas de télévision. En fin de journée, Albert se joignait à un feu de camp, à une séance de contes racontés par sa mère ou à un récit historique animé

par son père. Le plus souvent, toute la maisonnée se couchait pour un temps de lecture avec extinction obligatoire des feux vers 21 h 30.

Sa situation était paradisiaque en comparaison avec celle d'enfants africains élevés par une mère célibataire, dont la pension alimentaire est rare ou inexistante, au douzième étage d'une barre d'immeubles d'un quartier gangréné par la misère, la violence et la drogue. Les entrées, aux boîtes aux lettres saccagées, aux cages d'escalier taguées, sont gardées par des dealers. Le seul feu de camp est celui des voitures incendiées lors de la Saint-Sylvestre ou lors des émeutes, où toute la ville est réduite en cendres, bibliothèques et écoles comprises.

Les parents d'Albert ont pu s'offrir de rares vacances quand la rentrée scolaire a été fixée au 15 septembre. Le lobby agricole s'était battu pour que les enfants aident à la récolte des pommes de terre jusqu'à cette date spécifique. Cependant, lorsque l'influence des agriculteurs auprès des décideurs a diminué, le calendrier scolaire estival a été raccourci et des zones de congés scolaires ont été créées pour favoriser l'industrie du tourisme.

Albert se souvient avoir fait du camping sauvage, sur un terrain prêté à ses parents, sur la Côte d'Azur. Le campement était situé près d'un puits dans lequel l'on puisait de l'eau pour la douche et la vaisselle. Un saut contenant le lait, le beurre, le vin, les œufs et le fromage était maintenu au fond du puits. La viande et le poisson étaient consommés le jour de leur achat au marché. Les aînés avaient creusé les feuillots et dressé une palissade en feuilles de palme. Son père — à la grande fierté d'Albert — avait mis à contribution ses immenses connaissances en froissartage scout pour bâtir en bambous, une table, des tabourets, un plan de cuisine, un vaisselier et un trépied pour les « vaches » à eau. Celles-ci étaient remplies en eau potable dans une petite auberge. La maman d'Albert, qui goûtait pleinement de cet endroit ne criait pas. Au contraire, elle mettait tout son savoir-faire de cheftaine de louveteaux pour

cuisiner des mets savoureux en plein air. Avec le recul, Albert se demande si ses parents n'auraient pas dû limiter leurs activités scoutes à leurs seuls loisirs plutôt que de se lancer dans la direction et la gestion d'un établissement qui ne recevait aucune aide et aucune subvention. De nombreux témoignages d'anciens montrent qu'ils ont été très heureux de leurs séjours dans ladite maison d'enfants. Mais à quel prix pour la santé et l'équilibre psychique des parents d'Albert !

Le dernier jour du séjour, Albert se souvient que l'on avait mangé une bouillabaisse dans cet endroit bucolique. Un accordéoniste interprétait une chanson aux paroles étranges. Albert, qui n'avait jamais vu la poitrine d'une femme, ne comprenait pas pourquoi les petits seins de la jolie mère pouvaient « être à la coque à l'amour ». Il ne voyait pas le rapport entre des seins et des œufs à la coque !

Les deux autres et uniques vacances qu'Albert passera avec ses parents et sa fratrie se dérouleront dans deux maisons de villégiature, l'une en Bretagne et l'autre en Vendée. C'était moins rigolo que le camping en pleine nature, au bord de la méditerranée. Pour se baigner, il fallait suivre les horaires des marées, ce qui, pour un gamin impatient, est insupportable. Il a conservé le cuisant souvenir de voir ses semelles orthopédiques s'en aller au loin, impuissant.

Le terme « tourisme de plein air », n'existait pas encore avec ses mobiles homes hideux avec des murs en plastique imitant le bois, mal aérés avec de la vapeur d'eau qui dégouline sur les cloisons intérieures, ses aires de jeux pour enfants, ses installations nautiques, ses apéros et son dancing qui indisposent les dormeurs jusqu'à tard dans la nuit. Tout le monde campait sous la tente. Les camping-cars étaient des fourgons Volkswagen aménagés par des artistes ou des hippies. Les instituteurs, disposant de longues vacances, sillonnaient l'Europe en caravanes et/ou s'installaient au bord de la mer. Albert se remémore un professeur de collège qui, en cours de géographie, projetait des diapositives :

« Derrière mon épouse, vous voyez le Mont-Blanc ! » « Ma fille, Josette, qui vient d'avoir son bac avec mention bien, est au bord du cratère du Vésuve ! » « Mon cocker, à marée basse, au Mont Saint-Michel ! »

Les gîtes ruraux, créés à l'origine par le ministère de l'Agriculture pour mettre du beurre dans les épinards des épouses d'agriculteurs, portaient bien leur nom par la rusticité et le chaleureux accueil des paysans à la table d'hôtes. Les *Airbnb* n'existaient que sous la forme de *Bed and Breakfast* en Angleterre.

Quand il allait rendre visite à sa grand-mère maternelle dans le Beaujolais, Albert était souvent mis à contribution dans son commerce. Il aidait à la livraison de marchandises, à l'installation des étalages sur le trottoir et au travail de manutention dans les réserves. La visite au cimetière était incontournable pour porter des fleurs et entretenir les tombes des ancêtres. Il aimait aussi aller nager dans la Saône avec ses cousins et déguster de la friture de poisson ou des cuisses de grenouilles dans les tavernes du port fluvial, avec ses péniches, ses barques de pêcheurs et ses yoles d'aviron.

Parfois, il passera de véritables vacances en compagnie d'enfants de son âge lors de camps de vacances pour louveteaux, en Ardèche. On dormait sur des paillasses remplis de fougères et dans des draps cousus appelés « sacs à viande ». La cascade servait de douche. Comme il y avait de nombreuses bogues de châtaignes et que les sandales étaient d'un usage plus courant que les baskets, les cheftaines avaient beaucoup de travail pour retirer les échardes des pieds.

Pendant son adolescence, Albert participera à des camps de jeunes organisés par l'église dans les montagnes corses qui lui offriront des souvenirs impérissables. Il fallait également travailler pour baliser le GR20, entretenir les sentiers ou rénover une maison forestière qui servirait de refuge pour les randonneurs. Sans mission

précise d'évangélisation, on montait tout de même sur la place du village des saynètes théâtrales illustrant des principes moraux. Les garçons étaient séparés des filles pour l'hébergement et la douche. L'usage d'alcool et de drogues par les jeunes, qui n'était pas encore répandu, hors de certains cercles libéraux germanopratsins, était formellement interdit. Les relations trop étroites entre adolescents et adolescentes étaient surveillées avec beaucoup d'attention par les adultes qui encadraient le camp. Le conseil presbytéral et le pasteur avaient en effet confié cette tâche à des personnes de confiance.

Il se rappelle avoir pris part à la réhabilitation d'une maison forestière, située au col de Bavella, sous la direction d'une organisation corse, *La route des jeunes*. L'idée était d'en faire un refuge pour les randonneurs du GR20. Après que tout a été accompli, le bâtiment a été anéanti par une détonation. Plus tard, lorsqu'Albert entreprendra la traversée de la Corse du Nord au Sud par le GR20, il réalisera que les refuges ne proposeront aucune nourriture à la vente. Il sera parfois nécessaire de descendre dans des bergeries ou de connaître les horaires de passage d'une camionnette-épicerie mobile. Cela représentera un dénivelé supplémentaire de 2 000 mètres (1 000 mètres négatifs et 1 000 mètres positifs), tous les trois jours, pour le ravitaillement. Le GR20, seigneur des sentiers de randonnée, porte bien son nom !

Au fond d'un coin perdu des montagnes corses, le département et la région avaient construit un refuge. Celui-ci était gardé par une gardienne apeurée qui disait que le refuge était plein, alors qu'il était totalement inoccupé. Le seul dortoir accessible, dans le secteur, était un garage à chasse-neige dans lequel le propriétaire avait installé des lits superposés. On se partageait un unique lavabo et un seul WC pour quinze. Pour le diner et le petit déjeuner et l'épicerie, on dépendait dudit propriétaire.

Après quinze jours de travail sur le GR20, Albert et ses coreligionnaires avaient le droit à une semaine de congé à la plage. Avant leur retour sur le continent, un terrain aride, ne proposant comme seul abri que des buissons maigres, avec un bloc sanitaire et un rond de feu pour cuisiner, appartenant à un coreligionnaire corse, était mis à la disposition, gratuitement, des jeunes *pinzuti*. Tous se baignaient quotidiennement. Les jeunes filles devaient s'habiller avec une « tenue convenable » (maillot d'une pièce) et les jeunes gens devaient porter un maillot qui ne mettait pas trop l'accent sur leur masculinité. Le règlement intérieur, que chaque jeune et chaque parent devaient signer avant le début du séjour, interdisait le bronzage à moitié dévêtue ou le naturisme. Le village le plus proche se situait à plus de trois kilomètres. Aucun des jeunes du camp n'envisagea d'aller danser dans une boîte de nuit le soir, non à cause de la longue marche à pied, mais parce que, dans ce milieu puritain et conservateur, personne n'aurait osé fréquenter un tel endroit. Les occasions rares où l'on dansait se déroulaient dans une atmosphère détendue, sous la supervision d'un adulte.

- Tu me dis, Sancho, que tu ne comprends pas pourquoi les chrétiens semblent si prudes en ce qui concerne le sexe ? demanda Don Quichotte.
- Mon maître bien-aimé, on redoute le « polichinelle dans le placard ».
- Sois précis, mon cher serviteur !
- Dans ce milieu et à cette époque, la contraception, le planning familial et l'IVG n'étaient pas connus des jeunes filles.
- Certains intégristes condamnent encore aujourd'hui la contraception et l'IVG.
- Les prêtres sont contraints au célibat et à l'abstinence. Les moniales doivent respecter la chasteté. Les protestants doivent attendre le mariage pour avoir des relations sexuelles.
- En effet, et alors ? Je crois qu'il en est de même des fiancés catholiques.

- Dans *La Religieuse*, de Diderot, la supérieure du monastère Saint-Eutrope, éprise de Suzanne, une jeune moniale, lui prodigue des gestes tendres et tente de la séduire.
- Tu déformes tout, Sancho. Tu vas bientôt m’offrir sur un plateau d’argent la tarte à la crème des prêtres pédophiles !
- Ça existe, Don Quichotte, ça existe. Tout comme l’excision chez les gamines africaines !
- Tu délirés, Sancho, je ne vois pas le rapport.
- Les gamines africaines subissent une mutilation sexuelle semblable à celle des garçons dans le judaïsme et l’islam.
- Tu écoutes trop *Radio Courtoisie*, mon vieux.
- C’est une thèse souvent défendue par Henry de Lesquen, mon bon maître.
- Laisse donc ce monsieur à ses idées, Sancho.
- C’est pourtant un très brillant polytechnicien. Il est administrateur civil !
- L’intelligence n’a jamais fait sauter à la dynamite les croyances et les dogmes. Ça se saurait !
- Des millions d’Allemands ont lu et suivi ce qui était écrit dans *Mein Kampf*.
- Tous n’étaient pas de gros buveurs de bière bavarois en *Lederhose*, ou culotte de « peau de bête ».
- On comptait parmi les hauts dignitaires du nazisme des médecins, des intellectuels et même un philosophe.
- Et si vous appreniez la bienveillance, mon bon Maître ?
- Ne vouloir ne faire aucun mal à personne, me semble hors de ma portée.
- Bienveillance rime avec indulgence !
- Tu ne peux pas me demander d’avoir de l’empathie pour des Nazis et des tortionnaires !
- Vous pouvez condamner, mais souhaiter la guérison de ceux qui ont été séduits par le Satan !

- Seul Dieu a ce pouvoir avec la puissance de l'Esprit Saint. Je ne suis qu'un homme avec ses faiblesses et ses doutes...
- Les mystères de Dieu m'échappent, bien entendu, mon cher Maître.
- Dieu seul connaît la Vérité pour sa création.
- Vous voilà théologien, mon cher Maître.
- Seul Dieu peut parler de Dieu.
- Vous n'êtes pas prêt d'être invité à la télévision ou à la radio aux heures de grande écoute, avec des pareilles idées !
- Je n'y tiens pas vraiment, mon cher Sancho.
- Pourquoi ?
- Je devrais en permanence m'autocensurer.

Boycott

Le boycott est une arme politique. Pierre Tourev (site la Toupie)

Après avoir organisé plusieurs séjours en famille sur l'Île de Beauté et avoir participé à tous les concerts de musique religieuse polyphonique à l'église Saint-Roch à Ajaccio, Albert, plus crétin que jamais, boycottera la Corse lorsqu'un serviteur zélé de l'État, le préfet Érignac, de religion protestante, sera sauvagement assassiné par des terroristes nationalistes. Vous remarquerez que cet embargo aura autant d'impact sur le fonctionnement de la planète que le boycott des consommateurs français des mandarines et des dattes provenant de Jaffa, en Israël. Tout le monde s'en fiche ! La seule chose que personne ne met en quarantaine, c'est l'essence qui vient des émirats qui financent le Djihad et les équipes de football en Europe.

Quand ses parents arrêteront leur activité professionnelle, pendant l'année scolaire, sujet qui sera évoqué dans le chapitre *Déracinement*, Albert et ses frères et sœurs auront l'obligation formelle de travailler pour eux pendant toutes les vacances scolaires, sauf pendant les périodes de service militaire pour les garçons ou de stages professionnels pour les filles. Cette obligation cessera quand on aura obtenu un métier à plein temps ou convolé en justes noces.

Albert, qui n'est pas totalement dépourvu d'intelligence, se portera candidat pour les bourses de voyage Zellidja lorsqu'un enseignant du lycée en histoire-géographie les évoquera. Ces bourses avaient été créées par une donation de Jean Walter qui avait bâti sa fortune sur l'exploitation des mines de plomb Zellidja au Maroc. L'idée étant que les jeunes gens (pas les filles) devaient partir seuls, à la découverte du monde, avec une somme modique et un passeport Zellidja sur lequel était mentionné en substance à peu près ceci : *Le lycéen X voyage seul dans le monde avec une somme modique. Cette expérience doit le préparer à sa vie d'homme.*

Ceux qui avaient été sélectionnés pour leur projet de voyage devaient, à leur retour, fournir un rapport d'études ainsi qu'un journal de bord et de comptes. Albert a été choisi pour deux voyages et aura l'insigne honneur d'être nommé « lauréat Zellidja », titre qui semble être très apprécié dans le domaine du journalisme. Cette distinction honorifique était décernée par un académicien ou un inspecteur général de l'instruction publique lors d'une cérémonie officielle. J'ai retrouvé, dans les archives d'Albert, une photo où on le voit, avec les autres lauréats, à la remise des prix par l'académicien Jean Mistler, spécialiste de romantisme allemand. À l'époque d'Albert, l'instruction publique, créée par Jules Ferry, n'avait pas comme prétention d'éduquer la jeunesse, mais simplement de l'instruire.

Pour échapper au moins à un mois de travail obligatoire pendant l'été chez ses parents, Albert tentera de se rendre dans un *kibboutz* en Israël, car il était captivé par cette forme primitive de socialisme. Sa grande amie d'enfance et sa jeune sœur y avaient séjourné l'année précédente pour leur plus grand bonheur. Au cours des réunions de l'école du dimanche, on lui avait fait planter un arbre symbolique dans le jardin du temple et participer à des collectes de fonds pour contribuer à la construction de cet État. Il ignorait l'existence de la *nakba* et la situation dramatique de la diaspora palestinienne.

Il avait obtenu un visa du consulat israélien et devait se rendre dans un *kibboutz*. À la dernière minute, un changement dans l'affectation du personnel du mois d'août ou une tactique subtile de son père, probablement pour l'empêcher de vivre dans un pays en état de conflit permanent, l'empêcheront de vivre cette expérience. Plusieurs amis juifs français d'origine aisée témoigneront toujours de l'impact positif et durable de cette vie communautaire en faveur d'une « noble » cause pour eux. Il y voyait une forme de socialisme efficace non stalinien. Chacun travaillant pour le bien de tous. Les enfants étant élevés par toute la communauté. Les plus

lettrés pouvaient offrir à ceux qui n'ont pas pu faire des études supérieures des cours et des conférences pour l'édification de tous. Il n'y avait pas ce clivage entre les manuels, les agriculteurs et les intellectuels qui fait autant de dégât dans notre pays. Ceux qui se sentent laisser pour compte, au bord du chemin sont prêts à suivre, « pour essayer », les pires fascistes, démagogues, racistes, xénophobes et anti-immigration.

Albert a toujours eu beaucoup d'amis juifs. Il a même été souvent invité à des fêtes et des repas rituels. Albert, dans sa stupidité profonde de Don Quichotte, croit qu'une communauté d'intérêts aurait pu être atteinte si les deux communautés sémites, dont les origines remontent à Abraham, avaient uni leurs efforts, leur raison et leur intelligence pour prospérer dans ces terres arides. Cependant, l'histoire en a décidé autrement. Deux peuples se déchirent depuis plus de soixante-dix ans alors qu'ils vivaient côte à côte sous l'Empire ottoman et la colonisation anglaise. Ils y avaient certes des restrictions d'occupation de territoire dans les villes pour les juifs, mais ils étaient très appréciés pour leurs compétences et leur savoir-faire, et les autorités ottomanes ne les persécutèrent pas pour leur religion, ce qui leur permit d'exercer tous les métiers. Toutefois, le fait de monter à cheval et de porter une épée leur était interdit. Ils auront un statut particulier de Dhimmis (ou « protégés ») au même titre que les chrétiens ou les autres religions du livre en étant soumis à des impôts spécifiques dont sont dispensés les musulmans soumis à la loi coranique. Leur sort sera beaucoup moins enviable dans les états catholiques, notamment en Espagne.

- Croyez-vous mon bon Maître, que la bonté pourrait aider les juifs, les musulmans et les chrétiens à cohabiter ensemble ?
- La bonté est un fruit de l'Esprit qui permet de voir les rapports humains à la manière de Dieu, c'est-à-dire avec amour.
- On dit que bonté rime avec générosité !

- La bonté n'est pas un signe de faiblesse, mais un signe de force. C'est croire en la force de l'amour qui peut transformer chacune de nos vies.
- Les trois religions révélées, descendant d'Abraham en sont-elles capables ?
- Probablement, si chacun des croyants le décide ainsi.
- Ce n'est pas aux instances dirigeantes d'y veiller ?
- Elles peuvent le faire en instaurant un dialogue interreligieux.
- Est-ce suffisant ?
- Non ! Sans l'adhésion des croyants et sans la destitution des politiques qui attisent le feu de la haine, ce n'est qu'une première étape.
- Personne ne peut faire le bonheur du peuple à sa place.
- Ni instaurer une paix durable !
- Sans le désarmement total, c'est utopique.
- Suivre de manière aveugle des dirigeants fous est une dystopie. C'est le chaos assuré. C'est le déferlement de haine, de violences gratuites, de déportations de populations, de destructions de villes, de pollutions avec des armes chimiques des campagnes.
- Que faire ?
- S'unir, dans la prière, pour suivre la loi d'Amour universelle, instaurée par Jésus-Christ.
- Ou méditer avec tous les Grands Initiés et sages des autres courants spirituels qui irriguent le monde de pensées positives et pacifiques.

Rapport médical

Le médecin doit protéger contre toute indiscretion les documents médicaux concernant les personnes qu'il a soignées ou examinées, quels que soient le contenu et le support de ces documents.

Albert ne s'aime pas vraiment. Quand son lithium est mal dosé ou qu'il a des pensées suicidaires trop marquées, son psychiatre modifie la posologie et l'envoie suivre des soins dans une clinique spécialisée. J'ai récupéré les notes prises par ses soignants sans divulguer ni le centre où il a été admis ni le nom de ses toubibs : un auteur comme un journaliste ne dévoilent jamais ses sources.

Premier entretien (J) :

M. Albert Michu, mon patient, vient toujours en consultation en ayant pris soin de rédiger ce qu'il aimerait me confier. Il prétend avoir du mal à organiser ses idées lors de nos séances. La lecture de ses notes le sécurise.

J'ai été en couple avec deux femmes successivement dans ma longue vie. Je n'ai jamais été à la hauteur des espérances que l'on attend d'un homme viril et respectable : rassurer, écouter et se taire. Je n'avais pas le courage de les contredire ou de leur résister et je satisfaisais tous leurs caprices. Comme la mère de mes enfants avait la passion des voyages dans des contrées lointaines, je me mettais toujours dans le rouge ou je faisais des heures supplémentaires, en assurant des permanences le week-end, pour parvenir à les financer. En outre, j'ai dû payer les écoles privées catholiques qu'elle voulait que nos fils fréquentent. Dans une société fortement sécularisée où le religieux perd du terrain, j'admettais qu'ils fréquentent l'école du dimanche protestante et qu'ils soient inscrits dans une institution de la même religion que leur mère. Cette école était fréquentée par de nombreux enfants

juifs séfarades. Ils auraient ainsi une culture religieuse, ce qui manque cruellement à l'école laïque. La plupart des jeunes Français ont des difficultés à apprécier et à comprendre la peinture, la sculpture et la musique des époques antérieures à la Révolution française, où les évocations bibliques sont omniprésentes.

Deuxième entretien (J+2) :

Je n'ai jamais pu me constituer la moindre épargne, sauf celle en vue de l'acquisition d'un appartement dont j'honorais régulièrement le loyer sous forme de remboursements de crédits. Avant de reprendre la lecture régulière de la Bible, j'ai eu un coup de cœur pour *Le Capital* de Karl Marx et le *Petit Livre rouge* de Mao. J'ai toujours accordé la priorité à la possession commune (publique ou en coopératives autogérées) pour tous les moyens de production, les terres agricoles, le commerce, la distribution, les transports, l'énergie et la téléphonie. La seule forme de propriété privée que je tolère est celle de ma résidence principale.

Je ne saisis pas l'idée de « résidence secondaire » pour les congés, bien que je puisse l'accepter, car, dans de nombreuses stations balnéaires, de campagne ou de montagne, plusieurs lits restent inoccupés pendant neuf mois de l'année. Des résidences collectives de villégiature permettraient, selon moi, une meilleure répartition des hébergements le week-end, en vacances scolaires, pour les classes de neige ou pour les classes vertes. Voyager en autocar ou en train avec des camarades ou des proches jusqu'à destination des vacances réduirait considérablement les embouteillages sur les autoroutes et les émissions de gaz à effet de serre. Malgré cela, on préfère construire des véhicules électriques qui nécessitent des terres rares, qui, comme leur nom l'indique, seront, à court ou à long terme, source de conflits entre les nations. Ces véhicules contribuent en outre à la surconsommation d'électricité produite par des centrales nucléaires qui, en été, n'ont pas assez d'eau

pour refroidir leurs réacteurs en raison de l'évaporation due au réchauffement climatique.

Troisième entretien (J+5) :

J'imagine que certaines collectivités et/ou certains lits froids, répartis sur tout le territoire national, pourraient servir de solution de dépannage pour les clochards en hiver. Comme en période de guerre, ils pourraient être réquisitionnés comme abris pour accueillir des réfugiés de guerres mortifères, économiques ou en raison d'événements climatiques. L'entretien et la surveillance desdits locaux se feraient de manière collégiale avec des représentants des propriétaires, des usagers et des travailleurs sociaux ad hoc.

Je ne suis pas assez naïf pour ignorer que, dans les pays où l'idéal socialiste a été appliqué, quelques apparatchiks ont triché pour se réserver la meilleure part du gâteau avec le soutien d'individus médiocres et violents à leur solde. On a également envoyé les opposants réels ou supposés au Goulag.

Je n'ai jamais pensé que la croissance, qu'elle soit destructive ou pas selon les théories macroéconomiques actuelles, devait un objectif, même si je ne suis pas opposé à l'innovation technologique quand elle sert au plus grand nombre sans les aliénations de la consommation de masse du capitalisme marchand et vorace.

Par contre, assurer le plein emploi, redistribuer de manière équitable, sans polluer ni piller la planète, détruire toutes les armes sont des gages de pérennité de civilisations évoluées. C'est ce que pratiquent depuis des millénaires les peuples premiers.

J'ai demandé aux infirmiers de donner à monsieur Albert Michu une douche froide à gros jets, ainsi que sa mise sous camisole pendant quelques jours.

Quatrième entretien (après une semaine d'isolement) :

J'ai toujours été aussi lâche avec les hommes qu'avec les femmes. À l'époque, on n'osait pas encore parler de genre. Je me limiterai aux catégories femme/homme. Comme j'ai pratiqué avec un immense bonheur, six heures par semaine, la danse contemporaine, j'ai abandonné cette pratique quand j'ai constaté que je plaisais aux hommes. Avec le temps, la boulimie, le stress, la dépression et l'alcool ont transformé mon corps souple et athlétique en un être repoussant et difforme. Mes seuls atouts demeurent mes beaux yeux d'azur et mon sourire. De séducteur ? Je ne pense pas !

J'ai augmenté les doses d'anxiolytique et ajusté l'antidépresseur.

Cinquième entretien :

Enfant, je ne comprenais pas les conflits religieux qui étaient rejoués presque tous les jours dans la cour de récréation, comme une sorte de *remake* des Guerres de religion. Les protestants attaquaient les catholiques en les traitant de « papistes » pendant que les darbystes s'en prenaient aux deux autres représentants de chrétiens. Mon village natal, « Juste devant les Nations », était profondément engagé dans la lutte contre l'antisémitisme et le racisme. Cependant, il y avait deux boulangers, l'un pour les protestants et l'autre pour les catholiques. Il y avait également deux bouchers, l'un pour les protestants et l'autre pour les catholiques. Le seul fonctionnaire catholique était le chef de gare. Grâce à sa grande serviabilité et à son

habileté à lire le *Chaix*, une encyclopédie sur les horaires des chemins de fer CFD et SNCF, il était bien accepté par les trois communautés.

Le traitement semble adapté. Monsieur Albert est revenu sur ses sujets de prédilection sur lesquels il est intarissable.

Sixième entretien :

Je n'ai jamais compris comment l'on peut être chrétien et de droite. La doctrine originelle du christianisme et la vie de Jésus-Christ et diffusée par les premiers chrétiens, dont l'apôtre Paul, reposent sur les notions de partage des richesses, de respect des pauvres, de l'acceptation des différences culturelles ou ethniques, de l'intérêt pour le soin sans contrepartie, pour la vie communautaire et la protection de la nature. Idées qui s'opposent à ceux de la droite : exploitation des travailleurs pour amasser toujours plus de richesse, accumulation de celle-ci par une minorité, philanthropie culpabilisatrice envers les démunis, hostilité envers les étrangers, antisémitisme, islamophobie, rejet de l'autre, médecine à deux vitesses, conscience de caste, élitisme, darwinisme social, dédain envers ceux considérés comme inférieurs et épuisement des ressources naturelles.

Les délires mystico-religieux d'Albert Michu sont omniprésents. Je n'ai rien dans la pharmacopée pour les traiter. Je vais interroger mon confrère Charles Édouard, spécialiste des dérives sectaires et des addictions religieuses.

Septième entretien :

Je suis conscient de l'importance de la diversité et je suis convaincu qu'il n'y a pas qu'une seule demeure dans la maison du Père. Il est impossible de catégoriser les croyants en Dieu en fonction de critères sociaux ou statistiques. Seul Dieu reconnaît les siens et guide un troupeau indiscipliné avec des cabris, aux joues bien roses, émerveillés par la Création, et des brebis galeuses à la bile plus noire que du charbon. Un troupeau qui n'est pas contraint, mais qui agit selon son libre arbitre. Je n'ignore pas que, pendant les deux mille ans, où cette doctrine a servi de fil conducteur et de raison de vivre à de nombreux fidèles, certains courants du christianisme ont collaboré avec les puissants et les instances dirigeantes en favorisant un savant équilibre entre le sabre et le goupillon.

Certains chefs religieux ont participé au couronnement de rois et de reines qu'ils croyaient être investis d'un pouvoir divin grâce à une huile qu'ils ont appelée « le Saint Crème » parce qu'elle aurait, selon eux, la « bonne saveur du Christ », ont participé au sacre de rois et de reines, que l'on supposait être de droit divin.

Monsieur Albert est un puits sans fond en matière d'histoire des religions. Il devrait écrire une thèse ! Moi qui suis né dans une famille de bouffeurs de curés francs-maçons, je suis servi !

Huitième entretien :

La monarchie de droit divin est un régime politique de monarchie dans lequel le pouvoir du monarque souverain est légitimé par la volonté de Dieu et par filiation. Par exemple, la monarchie française est de droit divin, car, ses thuriféraires, en faisant référence à saint Paul, déclarent que « toute autorité vient de Dieu ». Ce qui est une lecture assez fantaisiste des écritures où il n'est dit nulle part que le profane peut s'adosser sur le sacré pour asseoir son autorité.

Il m'épuise ! Je sens que je vais l'égorger ! Si je n'avais pas signé le serment d'Hippocrate, il était bon pour l'abattoir. Comment peut-on être aussi emmerdant ?

Neuvième entretien :

Pendant la dénazification de l'Allemagne, l'Église catholique a officiellement plaidé pour la clémence cherchant à convertir et à baptiser les non-catholiques nazis en échange d'un soutien logistique. C'est dans ce contexte qu'ont été créés les réseaux d'exfiltration, connus sous les noms de « routes des rats » ou de « routes des monastères », organisés par l'évêque Alois Hudal, un partisan notoire du nazisme, et un prêtre croate. Les services secrets américains apporteront leur aide à ce réseau afin de récupérer d'éventuels chercheurs, mais aussi des officiers qui connaissent bien la Russie, dans un contexte de Guerre froide et de lutte contre le stalinisme.

Arnaud Klarsfeld a été l'avocat de la partie civile contre Klaus Barbie. Ses parents Serge et Beate ont permis l'arrestation de criminels nazis en Amérique du Sud. Arnaud s'affiche sans la moindre gêne avec Marine Le Pen, dont le parti a fait un toilettage de façade pour faire oublier ses fondations néonazies. J'ai connu un éducateur qui avait eu sous sa responsabilité Arnaud pendant plusieurs colonies. Cet enfant avait reçu, pendant l'année scolaire, un colis piégé quand il était gardé par sa grand-mère. Ses géniteurs étaient allés à la colonie pour voir si leur enfant y serait en sécurité. Ils avaient fourni la liste des gens qui pouvaient écrire ou visiter leur petit garçon. On devait toujours surveiller Arnaud pendant les grands jeux en forêt. Quand je l'entends égrener des sottises sur *Cnews*, je repense à l'histoire de ce gamin qui était la cible des ennemis de ses parents, lancés dans un juste combat pour la justice et la vérité.

Je vais l'exclure de la bibliothèque et demander qu'on restreigne son accès à Wikipédia.

Dixième entretien :

Pour moi, seule la formule « Sola scriptura » de Luther a du sens. Les églises ne sont pour moi que des structures administratives et des lieux d'accueil pour tous ceux qui cherchent à ajouter plus d'amour et de justice dans leur vie et dans le monde. Je me sens toujours chez moi dans une église catholique ou orthodoxe, un temple protestant, une synagogue ou un monastère. J'apprécie profondément l'écoute des textes et des mélodies inspirés par Dieu. J'y trouve un ressourcement et la possibilité d'une connexion avec mon germe divin, que je ressens au plus profond de moi. Notamment les jours où la tentation du suicide est omniprésente en moi.

Monsieur Albert Michu est un patient attachant. D'après mon confrère Charles Édouard, tant que ses délires mythico-religieux ne sont dangereux ni pour lui-même ni pour son entourage, on peut le laisser déambuler à sa guise, loin d'un centre fermé. S'il ne vide pas son compte en banque pour une secte millénariste ou pour la Scientologie, il reste un doux dingue inoffensif. En réglant adéquatement sa prise de lithium et d'antidépresseurs, son retour à la maison ne devrait pas poser de problème. Ses béquilles mystiques sont importantes pour lui. Je crois, non sans humour, que sous l'Inquisition, il était bon pour le bucher. Il aura toutefois du mal avec la continence ou la contenance : se priver parfois pour vérifier sa propre liberté. Être raisonné, réfléchi et raisonnable. Mais avec l'aide de ses thérapeutes et de ses amis chrétiens, il devrait y parvenir sans trop de frustrations.

Les interdits

« *Il est interdit d'interdire* », aphorisme lancé par l'humoriste Jean Yanne sur les ondes de RTL, en forme de boutade moqueuse.

Dans tous les romans historiques qui mettent en scène des familles bourgeoises aisées, il est inévitable de retrouver le thème du droit de cuissage des patrons et de leurs fils sur leur bonne, à l'instar de ce qui se passait autrefois dans la noblesse de l'Ancien Régime. De la même manière, les romans Arlequin incluent souvent la séduction d'une subalterne par son mentor, qui est généralement un médecin ou un rentier vivant dans un confortable manoir avec une imposante domesticité.

Dans toute cette littérature de gare, les amours ancillaires sont aussi naturelles que de se brosser les dents. Les femmes soumises satisfont leurs partenaires sans résistance, avec enthousiasme. L'auteur se garde bien de parler de viol. Si les scènes se déroulent dans le milieu agricole, les bergères sont culbutées sur une meule de foin en plein air ou sur la paille d'une grange. On évite le sordide du chef de bureau, qui a une relation avec sa secrétaire sur la photocopieuse, du directeur général qui demande une gâterie à un ou une collègue. Les saltimbanques et les chanteurs millionnaires qui figurent en haut de l'affiche ne sont pas des prédateurs sexuels avec de jeunes artistes débutants.es. La promotion canapé n'existe pas. Ni le viol organisé !

Tout se déroule dans ce genre de récit, avec des conventions très précises, comme si les rencontres entre jeunes gens et jeunes filles ne se produisaient que lors de rallyes dans des salons dorés, en tenues de bal, ou pendant les grandes vacances dans de vastes villas construites grâce à des indemnités de guerre, à la traite des esclaves, au commerce avec les colonies et aux bénéfices astronomiques de la collaboration.

Les pères de famille font chambre à part avec leur épouse, après leur avoir fait quatre enfants. Pour leurs besoins sexuels, ils fréquentent des maisons de « bonne tenue ». Certaines épouses, des chrétiennes pieuses et dirigeantes d'organisations caritatives, ont des amants, mais ils sont issus généralement de leur propre milieu social. L'exception en revient à Lady Chatterley qui éprouve du plaisir avec son métayer. Ce qui fait que *L'Amant de Lady Chatterley* est un chef-d'œuvre de la littérature. Les émotions des deux personnages principaux sont vécues intensément et hors de toutes conventions sociales.

Les ouvriers, les matelots, les soldats fréquentent des putains dans des bordels ou dans des BMC (bordels mobiles de campagne). Ce vocabulaire n'est utilisé que pour cette classe sociale. Les jeunes officiers, sortis tous majors de Saint-Cyr, bien entendu, entretiennent une cocotte et les vieux barbons une danseuse de l'Opéra Garnier. Les écrivains ne mettent jamais en lumière la détresse sociale des travailleurs et travailleuses du sexe, la brutalité des proxénètes, ni les réseaux d'enlèvement de mineurs pour la prostitution.

Comme on l'a déjà dit, Albert ne s'aime pas beaucoup. Il a été élevé dans un milieu où le sexe est tabou ou frappé de nombreux interdits. En mai 1968, la révolution sexuelle, la contraception, l'avortement, le drapeau arc-en-ciel dans les bars du Marais, la marche des fiertés, les couples de même sexe dans toutes les séries télévisées, le mariage pour tous, les *Femen* à la poitrine nue recouverte de slogans, avec leur cri de ralliement féministe, n'avaient pas encore émergé de l'inconscient collectif d'une société corsetée qui ne comptait que deux ou trois chaînes de télévision. Les programmes considérés comme trop osés pouvaient être censurés à la demande de tante Yvonne, l'épouse du président Charles de Gaulle.

Selon l'expression humoristique de son milieu protestant puritain, on disait : « œuvre de chair ne fera que le vendredi seulement ! » Le factieux, qui a inventé

cette formule lapidaire, a probablement confondu l'obligation de manger du poisson le vendredi en rappel de la Passion du Christ et celle de n'avoir dans sa vie qu'une seule femme et de ne la connaître bibliquement qu'après le mariage religieux, avec le double objectif de créer une famille avec de nombreux enfants et de respecter strictement le commandement sur l'adultère de la loi mosaïque rappelé dans de nombreuses épîtres de l'apôtre Paul.

Lorsque les noces sont empreintes d'amour et que chaque conjoint respecte l'autre, ce modèle relationnel peut s'épanouir. Cependant, si l'un ou l'autre des conjoints n'a pas compris, pendant la période des fiançailles, qu'il ou elle était marié ou mariée par intérêt financier ou pour améliorer son statut social, et si aucun des deux partenaires ne remplit ses obligations contractuelles en matière d'éducation des enfants ou de fonctionnement du ménage, en se concentrant uniquement sur sa carrière professionnelle ou en satisfaisant ses propres caprices, le divorce plane comme une épée de Damoclès sur le mariage.

Albert a connu parmi ses amis une pratique inhabituelle, empruntant des éléments à Proudhon et à Fourier. Les parents et les enfants se réunissaient pour voter démocratiquement toutes les décisions relatives à la famille : déménagements, crédits, orientations scolaires, choix des vacances. Mais, comme l'un des deux parents ne suivait jamais ou presque ce qui avait été décidé à la majorité des votants, la séparation s'est creusée progressivement comme la faille du Rif en Afrique.

Albert est donc élevé dans la religion puritaine protestante et surtout dans un établissement où toute relation sexuelle entre membres du personnel est passible d'un renvoi immédiat. Il se souvient d'avoir découvert une femme de chambre et un moniteur dans le même lit. Il leur a demandé de faire leurs bagages et de quitter la région immédiatement.

Comme Albert passera toutes ses vacances scolaires à travailler pour ses parents et que, pendant le temps scolaire et universitaire, il aura d'autres préoccupations que de courtiser les filles, son apprentissage sexuel sera totalement inexistant. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'observera pas les formes des monitrices en maillot de bain qui surveilleront la baignade avec lui. Parfois, une « tour Eiffel » disgracieuse dans son slip de bain lui occasionnera une certaine gêne. Pour en limiter les effets, il plongera dans l'eau froide, tout comme un poilu de 1914-18 à qui l'on mettait du bromure dans son vin. Il devait assurer son service obligatoire auprès des enfants, pendant tout l'été, alors que ses camarades lycéens et étudiants flirtaient sur la plage. Il lui arrivait parfois de tracer la carte de France sur ses draps ou de siroter une tasse de vin puisée au tonneau de cave pour apaiser ses frustrations et trouver le sommeil.

Assistant quelques fois à des séances d'opéra chanté (sans aucune mise en scène), à la salle de concert de la Porte Maillot, grâce à de billets promotionnels fournis par son coiffeur, il devra souvent quitter la salle à l'entracte pour ne plus être importuné par des homosexuels en chasse d'une jeune brebis innocente. Qui ne sait pas que son corps souple et musclé de danseur et d'escaladeur plaît à ces messieurs. Il comprend surtout quel enfer cela doit être pour les jeunes filles qui sont sifflées dans la rue, interpellées sans le moindre respect et/ou qui constatent que l'on se retourne derrière elles pour voir leurs fesses. Que l'on se penche dans leur corsage ou que l'on tente de regarder sous leurs jupes légères, comme le suggère la chansonnette machiste d'Alain Souchon.

Albert n'était invité à aucune surprise-party. Les rares occasions où il dansera avec des jeunes filles, ce sera lors de camps de jeunes avec la paroisse, dûment chaperonnés par les encadrants adultes. Il aura des amies, mais pas d'amantes. À l'époque, les soirées étudiantes alcoolisées du jeudi, les discothèques où des adolescents de 14 ans sombrent dans un coma éthylique après avoir bu de la vodka,

les vidéos sexuelles tournées après avoir drogué des mineures, les réseaux sociaux et la pornographie gratuite n'existaient pas encore.

Ces écarts de conduite morale étaient réservés aux seuls adultes qui se rendaient dans des cinémas sordides au parquet gluant de sperme, pour regarder des films cochons interdits aux moins de 18 ans. Les notables et les hommes politiques organisaient des ballets roses dans des châteaux. Si, comme tout un chacun, Albert était tourmenté par des fantasmes sexuels, il les sublimera par de grandes randonnées à pied ou à ski sur tout le territoire national, même en Corse et à La Réunion. Entendre craquer la neige sous ses pas en hiver, siffler avec les oiseaux au printemps, se baigner dans les rivières et les lacs de montagne en été, et capturer à l'aquarelle les nuances automnales des feuillages caducs, tandis que la chlorophylle cède sa place aux autres teintes du cercle chromatique dans les hêtraies.

Albert Michu est une personne complètement stupide et mal adaptée à la société de surconsommation, de l'apparence et de l'avoir. Bien qu'il se soit toujours senti rejeté par sa famille et qu'il ait toujours vécu seul, même en couple, il croit fermement que, son sens de l'esthétisme et sa perception du beau, sont un héritage précieux de ses parents. C'est ce qui lui permet de résister lorsque tout semble s'écrouler autour de lui, que ce soit sur le plan international ou dans sa vie quotidienne.

Les humoristes les plus vulgaires, les animateurs de télévision les plus démagogues, le public le plus crétin applaudissant comme des singes au zoo, les séries les plus violentes, la publicité la plus mensongère, les débats les plus indigestes, où chacun s'écoute parler en pensant détenir la vérité sur n'importe quel sujet d'actualité, glissent sur ses plumes d'autruche, comme l'eau de la vague sur celle d'un cygne.

France Culture et *Arte* sont les seuls médias qui ont sa faveur et méritent sa confiance. Il est conscient que des stagiaires sous-payés, étudiants doctorants, préparent pour les journalistes des fiches techniques et lisent à leur place les ouvrages présentés. Les invités ne sont rien de moins que des sommités dans leur domaine respectif. On y trouve des professeurs d'université, de hauts fonctionnaires, des magistrats, des diplomates, des scientifiques de renom, des professeurs de médecine, des agriculteurs, des architectes, des artistes du théâtre, des peintres, des sculpteurs et des musiciens.

Certains d'entre eux sont même des plébéiens, leur expérience personnelle apportant une perspective unique et authentique à des questions complexes. Leur témoignage, franc et direct, n'est pas celui des micros-trottoirs insipides et inutiles des autres médias. Il éclaire les sujets traités d'une manière plus concrète.

Albert a donc vécu la chasteté. Comme si, son surmoi éducatif et parental était plus fort que ses pulsions. Il a lu dans les manuels de théologie sur les douze fruits de l'Esprit Saint — l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la confiance, la bienveillance, la douceur, la maîtrise de soi, la modestie, la chasteté, la contenance — que la chasteté est une relation saine avec les autres qui nous entourent, ni trop proche ni trop distante. Il ne s'agit pas de mettre la main sur l'autre, mais de grandir ensemble en toute liberté. C'est préserver la liberté de l'autre et la sienne. C'est un idéal de vie qui n'est pas toujours compris par les éventuels partenaires qui peuvent attendre davantage d'Albert. Celui-ci ne se rendant pas toujours compte qu'une amitié sincère peut se transmuter en amour charnel dans le respect mutuel. Il a même peur d'une relation qui serait autre qu'amicale.

Déracinement

« Le déracinement pour l'être humain est une frustration qui, d'une manière ou d'une autre, atrophie la clarté de son âme. » Pablo Néruda

Toute vie est jalonnée de retournements, de cassures et de déracinements. Tout cela n'a rien d'original. Pour Albert, quitter sa terre natale correspondra-t-il à cette profonde dévalorisation de soi ? Il entendra tout au long de sa vie, chaque dimanche matin, cette maxime pleine de sagesse : « Aimez-vous les uns les autres, à l'amour que vous aurez les uns pour les autres, on verra que vous êtes mes disciples ». Avec pour lui, un paradoxe : s'il ne s'aime pas, il aime les autres. Ce n'est pas de l'orgueil mal placé, c'est ainsi. Un jour, l'un de ses directeurs, dans le cadre de son travail, lui fera remarquer : « Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui s'aimait aussi peu ». Ce directeur, de style vieille France et qui vous invitait à prendre le thé à seize heures dans son bureau, ne disait pas cela par méchanceté. Bien au contraire.

À l'âge de treize ans, Albert quitte son village natal pour des raisons jamais expliquées. Son père met-il fin à sa carrière professionnelle, pendant l'année scolaire, pour créer un autre home d'enfants en région parisienne ? Il est très taiseux sur sa décision, qui vise à mettre 500 kilomètres entre les deux lieux. Albert y voit l'avantage de se rapprocher de ses amis parisiens, et plus particulièrement d'une jeune Parisienne qu'il aime en secret.

Ce qu'il ignore, c'est qu'en abandonnant un environnement très protégé, presque idyllique, où les habitants partagent des valeurs profondes, il va faire face à l'horreur. Il est content de ne plus subir les hurlements de sa mère et les corvées de son père, les brimades de l'école, les accusations mensongères de certains grands de

la pension d'enfants qui l'accusent de péter en études, alors qu'ils sont les auteurs de ces flatulences nauséabondes et bruyantes. Il se réjouit de ne plus avoir affaire à cet éducateur d'origine lyonnaise, dont l'humour mordant faisait rire ses parents et ses frères aînés. Le faquin n'aimait-il pas dire, ce qui provoquait l'hilarité générale, qu'Albert « manquait d'un quart de cuisson ? »

Il ignorait encore bien des choses au sujet de la conception des enfants. Il ne pensait pas qu'il ait pu être modelé et cuit par un potier céleste en observant le ventre arrondi de sa mère et de son institutrice. Quand il avait affirmé en CM2 que madame Léonard « a été niquée par un singe », ses parents l'avaient fait venir dans le petit salon où l'on recevait habituellement les pensionnaires avant de leur administrer une correction physique ou une punition. Il avait dû expliquer que cette phrase circulait dans la cour de récréation. On lui avait infligé une leçon de jardinage dont il n'a compris le sens profond que bien plus tard. Il a attendu un cours de biologie sur la reproduction sexuée des mammifères pour saisir les moqueries de ses petites camarades de cinquième, qui vivaient pour la plupart dans des fermes et assistaient régulièrement à des saillies. Ces jeunes filles lui avaient demandé s'il avait des règles, ce à quoi il avait répondu : « Oui, dans ma trousse, je peux vous les prêter. » Les gamines étaient hilares !

Albert va devoir faire le deuil de la vieille dame et de ses lapins, de Maryse sa nourrice darbyste, d'Akéla et des louveteaux, des séances dominicales à l'école du dimanche, des représentations de Noël où il volait dans l'église avec des ailes d'ange lors de la Nativité des cantiques — « Brillante étoile du matin », chantés sous la neige en portant une bougie —, des rameaux de fayards déposés sous les sabots d'un âne portant un « Jésus » vêtu d'un burnous à rayures, des chasses aux œufs de Pâques dans le parc et des grands feux de la Saint-Jean d'été.

Il sait que les glissades en luge dans le pré du voisin et dans la rue médiane du village, de la mairie au temple, bien que cela soit interdit par le règlement municipal — il est interdit de se luger dans les rues —, de même que les sorties au ski avec le car coincé dans une congère, en fin de journée lorsque le blizzard s'est levé, ne seront plus que de vieux souvenirs.

Il se souvient qu'après une course où il avait gagné en slalom spécial, il était allé dans un café pour manger un sandwich et boire une verveine. La tenancière avait informé Albert que la vente d'alcool est interdite aux mineurs. Il ignorait que, dans cette région, la verveine est principalement considérée comme une liqueur. Dans ces contrées, les tisanes et le thé sont appelés « infusions ». Albert songe que ce sera la fin de la construction de cabanes, de la pêche à la truite et des bains dans la rivière gelée, qui commençaient traditionnellement mi-juin, lorsque sa mère plongeait un thermomètre dans l'eau avant d'autoriser la baignade.

Albert débarque dans une grande ville de la région parisienne comme un émigré du tiers-monde, mais sans les stigmates de la couleur de la peau, de la religion ou de la langue. Les émigrés sont tout de suite relégués aux travaux les plus pénibles, les plus salissants et les moins bien payés. Il ne sait pas qu'un docteur en sociologie malien qui a francisé son nom et évité de mettre sa photo sur son CV ne trouve comme boulot qu'un poste de gardien d'immeuble. S'il est convoqué à un entretien pour un recrutement, après l'entretien, on lui dit : « Candidature intéressante, on vous écrira ! » Le racisme à l'embauche est souvent hypocrite. Il est le fait de petits Blancs ou de patrons prospères dont les ancêtres se sont enrichis grâce à la colonisation, à la traite négrière, à l'armement et à l'économie de guerre. Petits Blancs qui, après avoir usés de cette main-d'œuvre corvéable et jetable comme des *kleenex* après l'usage, dénoncent l'immigration massive et la délinquance dans les banlieues où sont parqués, sans avenir et dans une profonde dépression mortifère

gangrénée par la drogue, les enfants et petits-enfants des premiers migrants pour cause économique.

Albert ignore que les rues portent des noms et les maisons des numéros. Il n'a pas l'habitude d'utiliser de l'argent liquide pour faire des achats, car son père réglait, en fin de mois, les factures auprès des différents fournisseurs. Il ne fallait surtout pas oublier de lui fournir une copie de celles-ci. Puisqu'il n'a jamais eu d'argent de poche, il utilisera les leçons apprises à l'école primaire sur la monnaie fiduciaire et les poids et mesures pour les mettre en pratique progressivement.

Il découvre tout avec des yeux émerveillés : les feux de circulation, les passages pour piétons, les sens interdits, les interdictions de stationnement. Il est comme le *Candide* de Voltaire, chassé de son château. Il réalise rapidement que notre monde n'est pas idéal et qu'il devra faire face à l'impolitesse des conducteurs, à la fraude des commerçants qui ne lui rendront pas toujours la monnaie exacte, à la méchanceté et à l'arrogance des fils de famille, aux caprices des jeunes filles de la haute société, à la vulgarité et à la méchanceté de celles des classes moyenne et ouvrière, à la violence et à la tricherie des athlètes lors de compétitions d'aviron, et au mépris de certains éducateurs. Il se souvient qu'un jour, sa professeure de français lui a conseillé de retourner vivre chez ses cochons après lui avoir rendu une dissertation qu'il avait salie d'une tache d'encre. Dans ce devoir, son orthographe hésitante et son vocabulaire régional ne l'avaient pas servi. Il apprendra qu'on ne dit pas « je me suis tombé » mais, « je suis tombé », ni « j'ai tombé mon stylo », mais plutôt « j'ai fait tomber mon stylo », et qu'il ne faut pas écrire « en place que » mais, « à la place de ». L'injonction « dépêchez-vous vite de sortir dehors », que répétait souvent son instituteur de CM2, semble étrange.

Dès le premier trimestre, Albert sera classé bon dernier de sa classe. Comme il est extrêmement tenace et a toujours aimé la compétition et qu'il n'a pas envie d'être

orienté en classe de CAP, il mobilisera tous ses efforts dans les matières où il sait qu'il peut remonter son classement : l'algèbre, la géométrie, l'histoire, la géographie et les sciences naturelles. Il a conservé de son existence passée, dans le milieu rural, une excellente aptitude à évaluer, à compter, à distinguer divers sommets, cours d'eau et étendues d'eau, à classer et à étiqueter les roches, les végétaux, les champignons et la faune sauvage. Il est coutumier des serpents venimeux ou pas, de la métamorphose des têtards en grenouilles, de la chrysalide en papillon et des invasions de hannetons.

Il est nul en latin, parce qu'il a étudié quelques rudiments de cette langue morte avec un curé défroqué qui se servait de tracts du PSU comme d'un brouillon. Il n'a aucune notion d'anglais, mais il aime écrire des contes et de la poésie. Il souffre toutefois d'un handicap réel dû à son absence de maîtrise de l'orthographe d'usage, alors qu'il a toujours eu d'excellentes notes en grammaire et en conjugaison. Il écrit de la poésie en cachette en dissimulant ses cahiers sous son matelas. Il n'a jamais oublié une fête des Mères, quand il avait huit ans, où il avait récité un poème pour sa maman. Son compliment qui sentait bon la cannelle et le lait avait provoqué l'hilarité générale de sa famille.

Ses compétences en musique sont plutôt restreintes : il participe régulièrement à la chorale de sa paroisse. Il aime dessiner et colorier. On lui offrira souvent une boîte de crayons de couleur pour ses anniversaires. Il appréciait particulièrement peindre de grands tableaux d'émulation sur le thème choisi pour chaque séjour de ce grand camp de louveteaux organisé par ses parents, dans sa maison natale, avec un hébergement en dur. Il est d'usage chez les scouts d'attribuer des récompenses en fin de journée, au coin du feu, aux équipes ou aux patrouilles en reconnaissance des services rendus et des actes positifs accomplis (les bonnes actions ou BA). À chacune des sessions, un thème différent : les Indiens, le tour de France, le

Compagnonnage, les insectes, les mythes grecs... Les trophées sont affichés sur ledit tableau d'émulation.

Albert, qui habite maintenant dans un cinq pièces d'une HLM d'une grande ville de la région parisienne, n'a pas de chambre. Il dormira sur un lit de camp et fera ses devoirs sur la table de la salle à manger. Au début, son père n'avait pas encore acheté de réfrigérateur. Il devra, à l'instar de ses frères, rapporter sur le bagage de sa bicyclette des blocs de glace que l'on mettait dans le compartiment d'une glacière en bois. Sa mère avait dû exiger l'installation d'une machine à laver le linge, car, avec six enfants, on ne pouvait pas attendre d'elle qu'elle aille au lavoir municipal. Ce qui l'a probablement sauvée de cette tâche, c'est que le lavoir avait été récemment fermé.

Albert réalise rapidement qu'il ne peut compter que sur lui-même pour améliorer ses résultats scolaires. Il demandera à ses parents de pouvoir rester à la cantine et à l'étude du midi et du soir avec les internes du lycée. Il se lie d'amitié avec la voisine britannique, Mme Grouin, qui est mariée à un technicien et qui accepte de l'aider à améliorer son anglais. Albert se souvient qu'elle prenait un verre de *Brandy* tous les jours et qu'elle s'écriait soudainement à sa fille : « Denise va faire pipi ! » La jeune fille était sa cadette de deux ans. Il n'a jamais compris pourquoi on l'invectivait ainsi.

Madame Grouin avait une chienne. Albert lui proposera de la sortir pour ses mictions quotidiennes. Il se comparera au *Sébastien* de la série de télévision lorsqu'il promènera cette belle chienne blanche jusqu'à la lisière de la forêt. Madame Grouin lui glissera quelques pièces dans sa poche. Celles-ci seront très utiles pour mettre des sous dans la boîte installée à côté du téléphone par son père. Comme il n'aura aucun ami à l'école, à l'exception des trois autres rameurs d'un quatre de pointe du

club d'aviron, et qu'il n'invitera jamais personne chez lui, l'usage du téléphone sera donc très limité pour lui.

Albert aura de la difficulté à supporter la vie de famille, l'ennui et la dépression de sa mère devenue inactive, en dehors des travaux ménagers et des courses, alors qu'elle avait dirigé une pension d'enfants d'une main de fer dans un gant de velours. Son père, quant à lui, se terrera dans son bureau en ne disant rien.

Ce dernier sera absent de la région parisienne pendant plusieurs mois dans l'année pour l'entretien de la grande bâtisse où il est né : peinture des chambres et des parties communes ; mise aux normes de la sécurité incendie ; plomberie ; électricité ; jardin. Étudiant, lorsque les examens universitaires seront passés, Albert rejoindra son père pour l'aider. Il se souvient de ces moments idylliques où, loin de la fêrule de sa mère, ils mangeaient n'importe quoi à n'importe quelle heure. Le Saint-Marcellin étalé sur de grosses tranches de pain de campagne, était dégluti avec de bonnes rasades d'un mauvais picrate ardéchois. Jusqu'à tard dans la nuit, son père sortait alors de sa réserve naturelle pour partager son immense savoir en histoire.

Aucun lieu d'accueil pour des enfants de Parisiens aisés, en rupture familiale, ne sera jamais mis sur pied en région parisienne pour la période scolaire. Était-ce réellement le projet de son père lors de ce déracinement incongru ? Albert n'en a jamais eu la moindre idée. Les revenus de la famille seront limités aux recettes générées pendant les vacances scolaires et aux allocations familiales. Les frais de personnel seront réduits en faisant participer, lors de chaque séjour, les six enfants, à tour de rôle, en fonction de leur âge.

L'objectif était d'avoir un nombre suffisant d'inscriptions d'enfants à chaque séjour. Chaque jour, en rentrant de l'école, il était primordial de questionner le père pour

savoir si le point mort avait été atteint. Une fois ce seuil dépassé, on pouvait espérer de probables bénéfices. Enfin, on pouvait se réjouir de pouvoir payer le loyer et de manger des choses qui sortiraient de l'ordinaire.

La seule joie des parents d'Albert résidera dans le fait que leurs six enfants poursuivront des études universitaires, qu'elles soient courtes ou longues, et qu'ils trouveront un emploi. Aucun n'intégrera une école d'ingénieurs, ne deviendra médecin ou avocat, ni ne sera un ancien d'HEC, de Sciences politiques, de l'ESSEC ou de l'ESCP. L'ascenseur social s'arrêtera à celui d'employé ou de cadre moyen pour la plupart d'entre eux. Deux deviendront directeurs grâce à leur goût exacerbé du pouvoir, qui leur permettra d'accéder à ce type de poste sans passer par les grandes écoles.

En forêt, Albert a trouvé un refuge. Il aime y observer les biches et distinguer la terre remuée des bauges des sangliers. Il prend soin de ne pas confondre les champignons des hêtraies et des chênaies, qu'il reconnaît moins bien que ceux des mélézins et des pessières. Mais il a vite repéré les lieux de cueillette du muguet pour sa mère et ses sœurs au 1er mai. Il sait que c'est vain d'offrir un bouquet de muguet à sa mère, car il a réalisé depuis longtemps qu'elle aura toujours ses petits préférés parmi ses frères et sœurs. C'est ce qu'il croit. C'est probablement faux. Ne fait-il pas partie des six petits oiseaux en porcelaine qu'elle a placés sur un miroir ? Sauf que celui d'Albert, replié sur lui-même, a le visage rouge de modestie. Attitude d'humilité, de pudeur et d'occupation de sa juste place ? Ou honte d'exister ?

C'est dans la communauté protestante qu'il trouvera un environnement sécurisant et bienveillant. Le couple pastoral est adorable. Le pasteur lit *Valeurs actuelles*, ce qui est assez rare dans le monde protestant, où l'on est généralement plutôt à gauche ou à l'extrême gauche. Au cours des séances de catéchisme, ce pasteur fera apprendre par cœur la table des matières de l'Ancien Testament et du Nouveau

Testament. Des compétitions de vitesse seront organisées pour trouver rapidement le verset ou le texte retenu lors de l'étude biblique. Il est important de noter que la Bible catholique compte 73 livres, tandis que la Bible protestante en compte 66, car les 7 livres deutérocanoniques, qui ne sont pas inclus dans la Bible hébraïque, sont absents de cette dernière.

Tout au long de sa préadolescence, Albert imagina plusieurs plans pour retourner dans son village d'origine. Il s'informera sur les horaires des trains et des autocars, mais il ne parviendra pas à découvrir où son père range les clés de la maison de son enfance pour en faire des doubles. Il était certain d'être chaleureusement accueilli par sa nounou darbyste, qui habitait sous l'église près de l'école primaire et du collège. Il économisera l'argent donné par madame Grouin et ne rendra pas toujours la monnaie du pain, mais avec prudence, car il sait que son père est vigilant. Parce qu'il était incroyablement lâche et qu'il craignait terriblement la sanction qu'il encourait s'il était arrêté par la gendarmerie, il ne réalisera jamais cette fugue.

Son échec dans sa tentative de fuite servira de fondations à cet immense monument de couardise, de faiblesse et de renoncement que sera sa vie. Son désamour de soi en sera la pierre angulaire. Albert se sentira toujours guidé par la présence de l'Esprit Saint en lui et par une profonde intuition des situations qui seraient bonnes pour lui — par exemple fuir la région parisienne — mais, au moment de passer à l'acte, il sera comme un cheval de concours qui refuse de sauter l'obstacle. Il n'aura Foi ni en Dieu ni en lui-même. On lui a répété à l'envi au catéchisme et au culte dominical que Dieu est fidèle à son Alliance avec les hommes. Mais, Albert se trouve dans l'incapacité de respecter les engagements qu'il s'est fixé, de respecter cette parole intérieure, ce projet de retour chez lui qui ponctue ses journées et ses rêves. Il ne met pas son assurance en Dieu.

Service militaire

« *La guerre ! C'est une chose trop grave pour la confier à des militaires.* » Georges Clémenceau

Albert voue une profonde admiration pour Jaurès, Briand, Gandhi et Martin Luther King. Il n'est pas un pacifiste et un antimilitariste comme les communistes français, qui ont l'hypocrisie de fustiger les armées capitalistes, tout en assistant, dans la tribune officielle, aux grandes parades militaires à Moscou. Qui ont une larme à l'œil en entendant les Chœurs de l'Armée rouge au Casino de Paris.

Albert a un grand respect pour les gendarmes qui combattent l'incivilité routière et l'insouciance des conducteurs, qui mènent des investigations policières, qui défendent les femmes et les enfants victimes de violence domestique et qui pratiquent le secours en montagne. Il nourrit la même admiration aux pompiers, même s'ils font partie de l'armée à Paris et à Marseille.

Il n'a aucune expérience ni formation en matière de stratégie militaire. Toutefois, il constate que les officiers supérieurs ont souvent été d'une redoutable inefficacité lors des nombreux conflits qui ont décimé des populations civiles sur n'importe quel théâtre d'opérations. Ils ont sacrifié des millions d'âmes humaines. Les monuments aux morts à la campagne ou les plaques érigées dans les édifices religieux sont des symboles manifestes de ces boucheries abominables des guerres du XXe siècle dont la monstruosité ne sert pas de repoussoir à celles du XXIe siècle.

Au siècle dernier, pour remporter leur conflit, en plus d'avoir dépensé des sommes colossales qui auraient pu être allouées à des causes plus nobles, telles que

l'instruction de la jeunesse et la lutte contre la pauvreté, les officiers supérieurs et les dirigeants ont notamment eu recours à des bombardements aériens décisifs et brutaux. On compte parmi ces méthodes le gaz moutarde inhalé par les voies respiratoires, les tirs d'artillerie ininterrompus, l'utilisation de deux bombes atomiques sur le Japon, l'emploi du Napalm au Vietnam ou la destruction quasi totale de villes. Aujourd'hui, les missiles équipés de systèmes de guidage précis et les drones procèdent à des frappées plus chirurgicales, pour employer le vocabulaire des belligérants.

Bien que très stupide et inconditionnel émule de Don Quichotte, Albert ne cesse d'expliquer à son ami Sancho Panza qu'il comprend le rôle régalien de l'armée : la défense uniquement, comme en Suisse, le seul pays n'ayant pas connu la guerre depuis 1515. Même s'il sait que ce pays n'est pas aussi blanc que la neige ou le chocolat qu'il produit, ce territoire sert de refuge à des comédiens, à des artistes de variétés devenus millionnaires, à des patrons milliardaires et à des tyrans africains et arabes qui ne veulent pas mettre à la disposition de leur pays d'origine une partie de leurs avoirs pour le développement des infrastructures ou pour l'aide aux plus démunis. En d'autres termes, ils évitent de payer des impôts, tout comme les aristocrates l'ont fait sous l'Ancien Régime.

Si une armée est nécessaire, il propose qu'elle soit composée de bataillons d'élite entraînés à faire face à des menaces, telles que le terrorisme, l'espionnage, le trafic de drogue et la criminalité informatique. Albert pense que les guerres de conquête pour coloniser un territoire ou pour affermir une position économique-politique sont de la plus grande stupidité mortifère.

- Sancho, est-ce vrai que tu as refusé de faire ton service militaire ?
- Oui, je ne voulais pas tuer un homme qui ne m'a rien fait.
- Comment ? Mon cher Sancho, comment ? Tu n'es pas patriote ?
- Je suis citoyen du monde !

- Tu n’aimes pas ta Patrie ?
- J’aime le pays où je réside et la langue que je pratique !
- Tu ne participes jamais aux cérémonies commémoratives ?
- Non, mais la liste des noms des victimes des deux camps, gravés sur les monuments aux morts, me remplit d’une profonde tristesse.
- Personnellement, c’est quand je me tiens devant le mur de la *Shoah* à Paris que mon cœur se serre.
- Quant à moi, c’est à Wounded Knee, près du tumulus où reposent les corps de deux cents Sioux innocents abattus à la mitrailleuse, quand se termina la résistance héroïque des Amérindiens contre l’expansionnisme colonialiste yankee.
- Quel est le lien, Sancho ?
- Aucun, mon maître.

Don Quichotte ajuste son armure d’opérette.

- Comment s’est passé ton service militaire, Sancho ?
- Je suis ravi de vous le raconter, maître.
- J’enlève mon casque en aluminium en forme de panier à salade et je t’écoute attentivement.
- Installez-vous près du feu avec une bouteille d’*Izara*.

Tout me prédestinait à servir dans un corps de commandos, comme les éclaireurs-skieurs des chasseurs alpins, à l’instar des fusiliers marins ou des parachutistes. J’étais un excellent skieur en tout-terrain et dans toutes les sortes de neige. J’avais un bon niveau en escalade et en alpinisme. Sauf que transformer un glacier, un col enneigé, une combe à chamois et à lagopèdes en un abattoir à bovins ou cochons, avec les corps des alpinistes italiens, autrichiens ou de tout autre pays de l’arc alpin ou de montagnes plus anciennes de l’époque hercynienne, me semblait insupportable.

Pendant les « trois jours », j'ai demandé au capitaine de me muter au service de santé des armées en tant qu'infirmier-brancardier. Préoccupé par les gauchistes antimilitaristes qui militaient dans les casernes après la guerre d'Algérie, marquée par des atrocités et des actes de torture, ainsi que par les demandes des objecteurs de conscience de la communauté des Témoins de Jéhovah, il a finalement souscrit à ma demande.

Cela a été une expérience très enrichissante pour moi, car j'ai effectué, comme bidasse, dans un hôpital militaire, toutes sortes de corvées : transporter des personnes décédées à la morgue, aider des femmes enceintes pour leur échographie, assurer l'accueil aux urgences, et apporter en pleine nuit des flacons de sang à l'autre bout du couloir pour les infirmières. Ces dernières semblaient prendre plaisir à dominer les appelés du contingent comme des colons avec leurs *boys* en Afrique. Ce n'était jamais pour des interventions d'urgence. Certaines avaient le feu au derrière, d'après mes collègues, mais je n'ai jamais été appelé à jouer les gigolos pour elles. Elles m'ont mené à la baguette, pas à la braguette.

- Quel humour, mon cher Sancho.
- Je fais ce que je peux, mon maître.
- Aurais-tu une petite anecdote à me raconter ?
- Pourquoi pas ?
- J'en frétille et j'en salive à l'avance.

Pendant mes « classes » à Nantes, j'ai rencontré des appelés de divers métiers du soin, tels que des aides-soignants, des brancardiers, des ambulanciers civils, des étudiants en médecine, en pharmacie ou en chirurgie dentaire qui n'avaient plus de sursis. Il y avait aussi des préparateurs en pharmacie, des prothésistes dentaires et même des informaticiens, car l'informatisation des hôpitaux militaires et civils était encore à ses débuts à cette époque.

– Je ne trouve rien de très excitant dans cette affaire, mon cher Sancho.

– J’y viens, mon maître. J’y viens.

Un soir, l’un des appelés revenait de sa nuit de garde à la prison militaire où les Témoins de Jehova et les évangélistes pacifiques étaient consignés en attendant de passer devant le tribunal des forces armées. Cet appelé, issu d’un milieu très défavorisé, était sale, négligé, malodorant et peu farouche. Les étudiants en médecine lui ont fait prendre une douche glacée avant de le coucher sur la table du dortoir. Ils ont ensuite accompli un rituel ésotérique, puis ils ont passé son pénis au cirage. Avec quelques autres copains, on a essayé de secourir l’infortuné, mais ils nous ont repoussés. J’ai pris une photo. Le lendemain, je me suis rendu chez le capitaine et l’adjudant de la compagnie avec un soldat d’origine sénégalaise qui avait été profondément choqué par cette humiliation infligée à ce pauvre type. L’officier supérieur et le major ont écouté attentivement notre récit. Ils ont donné l’impression d’enregistrer notre déclaration, mais ont ensuite manipulé ma pellicule de photos de manière à la rendre inutilisable. Fin de l’histoire !

– Tu es insupportable, mon cher Sancho !

– Je ne suis que votre humble serviteur.

– Je ne t’emmènerai pas à mon quatrième voyage dans la Mancha.

– Je pensais que vous aviez décidé de vous limiter à trois voyages, mon maître ?

– Mêlé-toi de tes oignons ! Raconte-moi l’une de tes petites rébellions.

Lorsque j’occupais à la vigie d’un hôpital militaire parisien, comme caporal-chef, j’assumais les responsabilités d’un sergent. Nous accueillions des militaires blessés lors de leurs entraînements, des personnalités africaines nécessitant des soins médicaux d’urgence, ainsi qu’un grand nombre de marginaux recueillis par Police Secours — des prostituées brutalement agressées aux bois de Vincennes et de Boulogne, des sans-abris, des toxicomanes —. Un soir, Police secours est appelée

pour une personne du contingent qui n'a pas rejoint sa caserne après sa permission. Il s'est infligé des blessures profondes à ses poignets. Un policier me montre un document relatant sa désertion. Je remarque que, bien qu'il soit le plus gradé des policiers présents, cette nuit-là, il l'est moins que moi. Je lui ai demandé de manière autoritaire de corriger sa position. Lui et ses collègues se mirent au garde-à-vous. Je lui ai dit, qu'ici, c'était un hôpital militaire et non un poste de police. Faire preuve d'autorité m'a servi à garder la maîtrise de moi vis-à-vis du jugement arbitraire et sans appel des pandores qui ne faisaient que leur métier. Pour qui, la misère humaine est leur défit quotidien. Je ne voulais ni les humilier ni les chagriner, sachant que j'étais un privilégié qui occupait, en temps ordinaire un bureau, seul, avec vue sur le bois pour préparer les conférences d'un professeur en gastroentérologie.

En observant et en écoutant ce soldat rebelle, j'ai compris que ce pseudo-déserteur n'était pas un fils de famille qui avait trop bu pendant le week-end, mais un pauvre gars du quart monde. Il était sale, exhalait l'odeur des poêles à bois des taudis et n'avait rien mangé depuis trois jours. Après le départ des agents, j'ai déchiré leur rapport avec l'autorisation de l'aspirant, qui n'était pas un militaire professionnel. Plus tard, lorsque le patient a retrouvé ses esprits, l'interne a rédigé un rapport médical approprié, tandis que j'ai préparé la fiche administrative nécessaire, sans mentionner l'acte de désertion.

– Tu es incorrigible mon cher Sancho !

– Je ne suis que votre humble serviteur.

– C'était fréquent ce genre de situation ?

– Oui, en particulier avec les personnes démunies ou celles qui ne maîtrisaient pas les subtilités de la ville. Qui venaient de campagnes très reculées.

– Et avec les hauts gradés, ça se passait comment ?

– Ne sois pas impatient !

Je me souviens d'un militaire qui portait un plâtre volumineux au genou. Il était affecté en Allemagne et endurait une grande souffrance. L'interne de garde m'a prié de l'assister dans la découpe de son plâtre. Après examen, le médecin a constaté qu'il n'avait pas une fracture ou une entorse, mais plutôt une syphilis qui avait fait gonfler son genou. Lors de l'interrogatoire, j'ai appris qu'il fréquentait régulièrement une maison close où il avait perdu sa virginité. Il s'y était rendu parce que les moqueries de ses collègues sur son manque d'expérience sexuelle le rendaient mal à l'aise. Dans son évêché, son évêque, qui ignorait comment l'utiliser, avait mis le préservatif « à l'index ». Le pauvre garçon ne savait donc pas qu'il était important de se protéger lorsqu'on avait recours à une travailleuse du sexe.

Au cours d'un week-end de service, la mère d'un officier supérieur se blessa au poignet droit en trébuchant. Ce colonel demanda impérativement que sa mère soit examinée immédiatement. Je lui expliquai poliment que la priorité devait être accordée à une personne dont l'état de santé nécessitait une intervention urgente. Il me fustigea du regard, peu habitué de se faire rabrouer par un petit caporal-chef. On s'occupa de sa maman. En partant, il m'a dit que mon insolence m'aurait valu des sanctions. Mais, après avoir compris la situation, il m'a félicité d'avoir accompli mon devoir et il a dit que le pays avait besoin de citoyens dévoués comme moi. Seuls les militaires, les hauts fonctionnaires et les politiciens sont capables de prononcer un discours aussi creux.

Vie professionnelle

On attribue l'expression « *perdre sa vie à la gagner* » à Karl Marx.

Albert, qui ne s'aime pas beaucoup, n'a jamais fait les bons choix professionnellement parlant. Il était tout désigné pour devenir instituteur méthode Freinet à la campagne, moniteur de ski ou accompagnateur de moyenne montagne, ou encore gendarme du PGHM pour pratiquer le secours en montagne.

La pédagogie Freinet est née après la Première Guerre mondiale d'une volonté forte d'une éducation pour la paix et l'entente entre les peuples. C'est une méthode d'enseignement dynamique et collaborative qui responsabilise l'élève. Les époux Élise et Célestin Freinet sont à l'origine de cette méthode. Ils ont créé un environnement d'apprentissage où chaque enfant peut s'exprimer, assumer des responsabilités, collaborer, expérimenter et découvrir le monde qui l'entoure. L'exploration expérimentale encourage l'acquisition autonome de savoirs et le développement personnel. L'enfant devient non seulement l'auteur, mais aussi l'imprimeur d'un journal qu'il partage avec d'autres écoles.

Albert préfère la méthode Freinet, qui met l'accent sur le travail collaboratif, la communication et l'engagement actif des enfants dans leur propre éducation, plutôt que sur la pédagogie Montessori, qui se concentre sur l'apprentissage individuel et sensoriel. Il lui semble qu'elle favorise davantage le partage et la formation au socialisme.

Même s'il est fasciné par la méthode Steiner qui, dans la formation scolaire, donne une large part à l'art plastique, à l'eurythmie, à la musique, à l'ébénisterie et au jardinage, il se méfie du côté doctrinal, raciste et sectaire du génial anthroposophe croate qui a marqué des générations entières d'écologistes et de mystiques. Il est

important de se rappeler que les fermes qui appliquaient l'anthroposophie ont été saisies par Hitler pour nourrir ses « bons à rien ». Comment quelqu'un a-t-il pu croire que les Aryens étaient une race supérieure au service d'un projet millénaire de suprématie sur le monde ?

Les pharmacies proposent un vaste assortiment de produits *Weleda* qui s'inspirent de la médecine anthroposophique. Certains auteurs farouchement opposés à l'anthroposophie énoncent que la société de médecine anthroposophique *Weleda* aurait activement collaboré avec le régime nazi, qui lui aurait passé d'importantes commandes pour des expériences et des séances de torture dans des camps de concentration, notamment à Dachau où exerçaient sous la supervision d'Himmler deux anthroposophes reconvertis en SS, Franz Lippert et Carl Grund.

Albert n'a jamais eu ni l'entraînement ni les compétences nécessaires en alpinisme pour devenir guide de haute montagne. Par contre, il aurait excellé en tant qu'accompagnateur en moyenne montagne (AMM). Il a traversé à pied, seul, la majeure partie des massifs montagneux français. Étant passionné par la lecture de la nature, comme d'un livre ouvert, chaque trace d'animal sauvage dans la boue et la neige, chaque chant d'oiseau, chaque plante de montagne et chaque aspect de la géologie n'avaient aucun secret pour lui. Il pouvait rester des heures à l'affût dans un pierrier, guettant le passage d'un troupeau de chamois ou les surprenant lorsqu'ils allaient boire au ruisseau, déchiquetant les arbustes jusqu'à leurs extrémités. De manière moins poétique, les chamois se plaisent à lécher les rochers autour des refuges, sur lesquels les randonneurs et les alpinistes ont l'habitude de se soulager. Le sel des urines est comme une drogue ou un alcool pour eux.

L'envol de l'aigle royal évoque une danse aérienne. Quand ils plongent vers les marmottes qui émergent de leur terrier au printemps, à moitié endormies, ils figurent des kamikazes sur Pearl Harbor. Rencontrer un vieux bouquetin solitaire

perché au sommet d'un col évoque une confrontation avec un sumo de 270 kg : soyez prudent ! Il peut charger sans prévenir le randonneur qui n'a pas eu l'esprit de modifier sa route ou de se réfugier au sommet d'un gros rocher inaccessible.

Les chiens de race Patou, utilisés pour défendre les moutons contre les attaques de loups, exigent une vigilance extrême : il faut les éviter et ne pas s'approcher du troupeau. Tant que les loups continueront à se ravitailler directement au « supermarché » des prairies plutôt qu'à exercer leur rôle de prédateurs naturels pour réguler les populations de chamois, de bouquetins et de renards, la chasse restera une activité nécessaire en montagne. Ce qui est gênant, ce n'est pas la chasse elle-même, mais la mentalité des chasseurs avec leurs idées souvent régionalistes, machistes et de droite extrême.

Si Albert n'avait pas immigré en région parisienne, il aurait pu suivre la très longue et très exigeante formation de moniteur de ski et aurait pu s'engager dans la gendarmerie pour participer au secours en montagne. Il se serait bien vu comme pilote d'hélicoptère ou comme sauveteur descendant sur un treuil depuis l'appareil volant pour venir en aide aux alpinistes en détresse.

Cela peut devenir tragique lorsqu'il ne reste que de la bouillie humaine après une avalanche ou une chute fatale. Lorsque les corps ne sont pas retrouvés, les corbeaux à bec jaune, véritables croque-morts, se régalent de carcasses humaines. Il arrive qu'un alpiniste gelé soit rejeté par le glacier vingt ans après sa chute dans une crevasse. Ses vêtements et son équipement permettent de dater l'époque de son accident. Un glacier est une lente rivière qui avance très lentement, éliminant progressivement ses proies captives dans ses pièges hypnotiques et bleutés.

Cependant, le Satan de l'argent et de la sécurité matérielle en a décidé autrement. Albert est devenu en analyste-programmeur dans les tours de La Défense,

travaillant pour une entreprise pétrochimique polluante. Il a ensuite enseigné à mi-temps dans une école technique en BTS informatique, avant de finalement décrocher, par concours, un poste de cadre moyen dans une grande entreprise publique où l'argent, l'économie et la finance sont les trois piliers d'un édifice qui sera funeste pour lui. Si tu n'en saisis pas les codes, tu es réduit en miettes, comme des planches de mélèze dans une scierie.

Travailler, réfléchir et soumettre une idée à sa hiérarchie est un acte d'insubordination. Par contre, faire des « ronds de langues » avec la direction, après dix-neuf heures dans les couloirs — horaire où l'on a mieux à faire chez soi pour suivre les devoirs, le bain et le repas de ses enfants —, est une stratégie de carrière payante. Albert n'a été heureux dans cette entreprise qu'au début, lorsqu'il travaillait dans les services techniques avec des ingénieurs hors cadre. Ils lui faisaient confiance. Il avait l'impression d'être soudainement devenu intelligent. À cette époque, il s'aimait davantage et ne sentait plus exploité par son père.

Il excellait dans les réalisations techniques, bien qu'elles servissent les intérêts du grand capital. Plus tard, les exigences de sa carrière l'ont poussé à intégrer des postes plus bureaucratiques. Cela a été pour lui une lente descente aux enfers, à l'image de celle vécue par Dante dans *La divine comédie*. Dans sa tête, il remplacera la devise républicaine Liberté, Égalité Fraternité, gravée sur le fronton de l'édifice de l'entreprise publique par le célèbre vers de l'auteur italien éponyme :

« Toi qui entres ici, abandonne tout espoir ! »

Le premier cercle de cet enfer était sous la direction d'un chef de service qui avait demandé, au service de la police interne, une enquête pour vérifier s'il n'était pas impliqué dans une secte. Anciennement enfant de chœur, il était captivé par de Gaulle et se méfiait d'Albert, qui ne possédait pas de télévision, donnait des cours aux enfants le dimanche au temple et organisait des spectacles de marionnettes

dans les hôpitaux. Très habile, le petit chef en col blanc déjeunait très souvent avec lui pour le faire parler de sa vie. Tous les lundis, il déposait sur son bureau les programmes de télévision de la semaine en observant les réactions d'Albert. À ce sujet, comme tout cadre très moyen de la région parisienne, désargenté, Albert avait logé sa petite famille dans un appartement minuscule, proche de bonnes écoles et de bons lycées. Cependant, le bourdonnement de la télévision et surtout l'absurdité de ses émissions perturbaient considérablement les devoirs et le sommeil de ses enfants. Le protestantisme n'a jamais condamné la télévision. Tous les dimanches matins, la Fédération protestante de France organise des offices ou des conférences à la télévision publique ou sur *France Culture* conjointement avec l'islam, l'orthodoxie, le judaïsme, le catholicisme, la libre pensée et la franc-maçonnerie.

Après avoir réussi dans ce poste, il a assuré l'intérim pendant une année en tant que chef de service, dans l'espoir d'obtenir la direction de ce service. Le responsable des ressources humaines avait prévu qu'Albert, un jour ou l'autre, obtiendrait une rémunération de directeur adjoint. Cependant, le directeur général, qui appréciait les turlutes d'une autre cheffe de service, a décidé du sort d'Albert, d'autant qu'il ne pouvait pas contrecarrer la décision du directeur général de l'entreprise publique : « je ne veux plus voir ce monsieur ». Placer cette femme qui lui donnait du plaisir sexuellement, à la place d'Albert, même si elle ne connaissait pas l'activité, était un moindre mal. Elle s'ennuyait à diriger une entité en perte de vitesse. Cette permutation avec Albert était de bonne politique, surtout en lui faisant croire qu'on lui donnerait un grade supplémentaire.

Albert n'a pas commis d'erreur professionnelle ou diplomatique pendant sa période d'intérim. Mais, il a été relégué à la direction d'une unité de vingt personnes qui n'avaient, au mieux, que deux heures de travail par jour. Les employés l'ont maltraité en lui reprochant de ne pas contribuer à augmenter leur charge de travail. Quand il plaidait leur cause auprès de la direction, on lui répondait qu'à terme,

certain partiraient à la retraite. Si l'on fermait ce service, les syndicats feraient du vilain. Dans un premier temps Albert s'est armé de patience, bon remède dit-on contre la colère. Colère d'avoir été dupé par son directeur général, qui ne lui donnera jamais de grade supplémentaire. La patience est cette qualité qui permet de traverser les moments difficiles sans s'énerver avec une grande capacité à attendre que la situation s'améliore sans ressentiment ni murmure.

Mais la patience, au bout de huit ans, a ses limites. Surtout quand tout dialogue avec la direction est de la langue de bois et que la violence verbale des subordonnés est quotidienne. Albert se mit à regarder une benne à gravats sous sa fenêtre, quatre étages plus bas. Il était attiré par elle comme du fer par un aimant. Mais il n'a jamais eu le courage de sauter. Il a été aussi lâche que pendant sa prime-adolescence, où il n'a pas osé retourner chez lui. Il s'est simplement procuré le nom d'une psychothérapeute dans l'annuaire. Pendant de longues années, il a suivi des séances de psychothérapie une fois par semaine. Finalement, il a décidé de consulter un psychiatre pour l'aider à gérer ses émotions. C'était à la suite d'un week-end où il avait visité la maison du docteur Gachet et l'auberge Ravoux à Auvers-sur-Oise. Ces lieux de vie du peintre protestant hollandais, Vincent Van Gogh, lui avaient procuré une forte impression.

Quand, au bout de huit ans, on a fermé son service, son grade administratif et sa paye sont restés inchangés. Paye qu'il aura pendant seize ans jusqu'à sa retraite. Après cela, il a rejoint une autre entité en banlieue où son entreprise publique s'occupait des questions sociales. Là-bas, il a été dirigé par un directeur conservateur qui tolérait ses méthodes d'autogestion avec ses jeunes collaborateurs, la plupart d'entre eux étant membres de la CGT.

Puis, après une inspection musclée où Albert a montré une grande rébellion et beaucoup d'arrogance, son directeur local et son directeur départemental ont été

mutés en province, car l'entité ne présentait pas des scores de rentabilité suffisants. Il a été remplacé par un *Waffen SS*, marionnette d'un dirigeant régional fasciste, qui a souhaité détruire tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Il n'a pas compris que les mauvaises performances ne découlaient pas d'un manque d'efforts de la part des agents, mais plutôt du fait que, dans ce département où l'on parle 93 langues différentes, les dossiers administratifs prennent plus de temps à être remplis par les usagers que dans des départements en région où tout le monde parle au moins un peu de français.

Albert n'avait jamais vu, tout au long de sa carrière dans cette entreprise publique, des employés travailler autant et prendre des pauses-café aussi courtes. Ils respectaient scrupuleusement les 7 h 30 de travail quotidien, comme dans le secteur privé ! Albert est devenu rebelle à l'encontre du *Waffen SS*.

Toute sa vie professionnelle, Albert n'avait été qu'un cadre moyen très con et aux ordres, comme lorsqu'ils travaillaient pour ses parents. Un jour, le *Waffen SS* lui a demandé de mettre 200 dossiers en échec, ce qui augmenterait de facto le temps de performance globale des dossiers traités. Albert a demandé à ses subordonnés de sélectionner 30 dossiers parmi ceux des administrés qui ne répondent jamais aux lettres recommandées et qui ne fournissent aucun des documents requis. Mettre un dossier en échec entraîne des conséquences sociales graves : expulsion du logement ou fin des prestations sociales des administrés.

C'est une jeune cadre débutante, récemment arrivée dans le département, qui a dénoncé Albert. Dans l'entreprise publique éponyme, on ne remet jamais en question les directives d'un supérieur hiérarchique, à l'instar d'un régime totalitaire ou militaire, où les dirigeants ont toujours raison, même s'ils ne comprennent rien à la législation ou aux exigences du terrain. C'était exactement le cas du *Waffen SS*.

Albert a été convoqué dans le bureau du directeur. On lui a administré une correction verbale très violente. Il se souvient d'avoir lancé : « Vous n'êtes pas mon père ! » Il est sorti. Il a traversé la rue, non pas pour chercher du travail, comme l'a suggéré un président de la République. Il s'est rendu dans une pharmacie et a dit au pharmacien : « Donnez-moi quelque chose ou je me jette sous le métro ! » Le pharmacien lui a fourni un sédatif et l'a orienté vers un psychiatre de garde. Albert est resté en arrêt maladie pendant six mois pour épuisement professionnel avec tendances maniaco-dépressives suicidaires.

Le dernier cercle de l'enfer de Dante a été un service où il n'était plus chef, mais relecteur de publications économiques en anglais et en français. L'ambiance était bonne ; il avait un collègue sympathique, tintinophile. Michel, le chef de service, était le seul obstacle : il avait pour habitude de refaire, en fin de semaine, tout le travail de ses agents, sans jamais préciser ce qu'il attendait de son personnel. Il aimait regarder les poitrines des jeunes femmes dans l'échancrure de leur corsage quand elles ne portaient pas de soutien-gorge et faire des avances très explicites.

Albert et d'autres ont signé une pétition pour harcèlement auprès de la direction générale, qui n'a rien fait. Excédé par ce personnage, il a déposé une plainte au poste de police pour protéger ses collègues et lui-même. Aucune suite !

À bout de nerfs, Albert a postulé pour un congé individuel (CIF) de formation en arts plastiques avec l'aide de l'ancien directeur du personnel, qui était maintenant devenu directeur général à la place de celui qui l'avait ostracisé. Ce nouveau directeur général avait demandé à une cadre supérieure de son cabinet de s'occuper d'Albert, dont la santé se détériorait de jour en jour.

En quittant ce service, il vit que ledit chef venait de réexpliquer par le menu tout ce qu'il avait mis l'après-midi à expliquer à sa remplaçante qui connaissait déjà très

bien le métier, il lui a dit : « Au revoir, Michel, je suis bien content de ne plus voir ta gueule de sale con ! ». Après avoir suivi son CIF, Albert n'a plus jamais travaillé dans la prestigieuse entreprise publique, non pas parce qu'il avait offensé un supérieur hiérarchique, mais parce que le médecin de médecine administrative l'a automatiquement placé en préretraite avec une pension réduite. Michel a été nommé directeur.

Albert, qui n'a jamais été aigri, mais qui a toujours été vigilant et rebelle, n'a jamais cru que certaines sociétés secrètes agissaient dans l'ombre. Cette idée ne l'a jamais effleuré. Il ne pense pas qu'un complot judéomaçonnique pilote le monde. Il n' imagine pas non plus que les *Illuminati* aient mis au point un complot pour dominer le monde. Il laisse cette affirmation aux groupes d'extrême droite proche du *New Age* ou aux organisations affiliées au Rassemblement national.

Il a en revanche remarqué que, dans les entreprises publiques, les anciens des grandes écoles se protègent entre eux, tant qu'ils ne commettent pas de fautes graves. Mâter des seins, flirter, harceler et importuner les agents, tant que l'un d'entre eux ne mette pas fin à ses jours, sont des incivilités mineures. Il a gardé un excellent souvenir de sept d'entre eux, Michel O, le directeur vielle France de Pantin, Benoit F, expert en langues orientales et basse à la chorale de l'Oratoire du Louvre, Denis D, syndicaliste et économiste de très haut niveau, Patrick H, féru en art et en littérature, Jean-Marc I, économiste génial et grand spécialiste de l'histoire du judaïsme, et Frédéric P, catholique pratiquant qui, en sa qualité de directeur général, a toujours su se protéger des prédateurs.

Au cours de ce parcours chaotique, Albert s'est plus détesté que jamais. Il a pourtant beaucoup combattu pour plus de justice et de liberté pour ses collègues. Il a vu le travail remarquable des syndicats pour défendre les conditions de travail, les salaires, les organismes de mutuelles et les loisirs des agents et de leurs enfants. Par

contre, ils interviennent peu dans les situations particulières, sauf pour les tableaux d'avancement.

Albert, qui était un bon étalon pour jouer au tiercé gagnant de sa carrière professionnelle, ce que cherchent la plupart des femmes (pas toutes), a préféré divorcer quand il est devenu une vieille carne alcoolique. Ce principe du tiercé gagnant s'observe également pour les femmes. Elles doivent faire énormément d'efforts pour mener conjointement une carrière brillante et une vie de famille, d'autant que le principe d'égalité des salaires n'est pas acquis. Elles peuvent elles aussi devenir la proie d'hommes qui les épousent en misant sur un avenir matériel assuré. Persévérance, vigilance et prudence !

Albert n'a pas réussi ou pas voulu cacher sa mélancolie et son découragement à ses enfants. Ces derniers ont réussi à se construire et à comprendre que l'argent, c'est comme le Veau d'or de l'Ancien Testament. Ils ont donné une orientation à leur vie professionnelle et familiale dont Albert est très fier. C'est ce qui le rend heureux. Chacun de ses enfants a trouvé une profession qui lui tient à cœur, loin de Paris et proche de la nature. Ils ont compris que, pour vivre pleinement, il est essentiel d'exercer un métier qui nous épanouit et de maintenir un lien étroit avec les montagnes, les lacs, la vie sauvage et les ruisseaux. Tout le reste n'est que vanité !

« Vanité des vanités », dit l'Ecclésiaste. « Tout est vanité ». Quel avantage l'homme retire-t-il de tous ses efforts sous le soleil ? Une génération passe, une autre arrive, et la Terre demeure éternellement.

Conclusion : il est préférable de rester aussi proche que possible de la terre plutôt que des grandes villes et de la classe dirigeante qui impose ses propres valeurs. Les notables de province sont aussi une plaie d'Égypte. Maintenir un lien avec les campagnards, avec leurs désirs et leurs aspirations simples et authentiques, est la clé

du bonheur ! Albert ne prétend pas qu'il n'y a pas aussi des gens « chasse, pêche, nature », dont les idées sont aussi étroites que le canon de leur fusil. Mais, quand on sait les éviter, on peut bien vivre à la montagne. Albert est peu familier avec le milieu des pêcheurs en haute mer, des patrons de chalutiers et de leurs équipages, des navigateurs qui font le tour du monde en solitaire, mais il suppose qu'il faut la même trempe qu'en montagne.

Les conditions climatiques rigoureuses et l'ascension de sommets abrupts façonnent des personnes solides, pour qui, tricher n'est pas possible. Sauf si l'on collabore activement à l'économie de l'or blanc où l'enrichissement facile pourrit le corps, l'âme et l'esprit. Le touriste devient le con de payant que l'on méprise. Le travailleur saisonnier est exploité sans la moindre vergogne. On ne lui fournit aucun hébergement décent. Il dort le plus souvent dans un camping-car ou dans un camion aménagé avec un poêle à bois pour se chauffer. Ces véhicules de nomades sont stationnés sur le parking réservé aux skieurs, à côté de voitures dont le coût d'acquisition équivaut à celui d'un studio ou d'un petit logement.

– Sais-tu cela, Don Quichotte ? demanda Sancho Panza.

– Non, je t'écoute.

– J'ai entendu le propriétaire d'un restaurant en altitude dire que la France a été annexée par la Savoie en 1860.

– Un nationaliste savoyard ?

– Savoyard ou savoisien ?

– On appelle Savoisien un régionaliste qui ne supporte pas l'accord d'annexion passé entre Napoléon III et Cavour.

– Territoires annexés, à la suite de l'intervention militaire française au côté des Italiens contre l'Autriche.

– Toute région de France aspire à l'autonomie ou à la préservation de sa langue, ajoute Sancho Panza.

- Les Corses, les Bretons et même les Alsaciens, qui s’opposent aux modifications des lois concordataires, partagent ce désir d’indépendance.
- Ils ont leur propre sécurité sociale non déficitaire et bénéficient de deux jours de congés en plus que les Français de l’intérieur. Les prêtres, les pasteurs et les rabbins sont considérés comme des fonctionnaires, mais pas les imams.
- Ces religieux sont rémunérés par l’impôt de tous les Français, où un impôt spécifique pour la religion n’existe pas, contrairement à la Suisse et à l’Allemagne.
- Sache, Don Quichotte, que si les Corses avaient obtenu leur indépendance, à l’époque de la Révolution française, on aurait été épargnés du pire despote de notre histoire.
- Il est néanmoins à l’origine du *Code civil* et de la plupart des grandes écoles d’ingénierie, dont Polytechnique.
- Dans ce code, les femmes étaient totalement dépourvues de droits.
- Ok ! Ok !
- Napoléon a réintroduit l’esclavage dans les colonies et ordonné des massacres atroces pour ses campagnes insensées, entraînant la mort de deux générations de son propre peuple.
- Oui, il est vrai qu’en Espagne, il s’est comporté comme un tyran sanguinaire.
- C’est heureux que les Anglais nous aient aidés à nous en débarrasser !
- Tu simplifies les choses, Sancho. Ils sont nos ennemis héréditaires !
- Les Anglais se sont également montrés très déterminés à combattre Hitler et à maîtriser Staline, deux autres dictateurs génocidaires.
- Mon cher Sancho, tu devrais envisager de devenir le président fondateur de l’organisation des piliers de bar qui remodelent le monde en sirotant un verre d’apéritif.
- Oui, mon cher maître, si tu en deviens le secrétaire général.
- Si tu trouves un trésorier efficace, cette association n’aura besoin d’aucune subvention pour fonctionner !
- Elle pourra organiser des gueuletons deux fois par an.

- En décembre et en juin ?
- Aux solstices d’hiver et d’été.
- Avec des poulardes farcies en décembre.
- Du gibier mariné en juin.
- Attention au péché de gourmandise !
- Tu nous embêtes avec tes péchés et ta culpabilité à deux balles. Seule compte la joie !
- Une joie plus profonde que la simple gaité ou le sentiment de bonheur !
- Un égrégore entre frères et sœurs biologiques ou pas, que l’on ressent lors d’événements heureux.
- Une joie qui s’ancre dans la certitude d’être aimé de Dieu.

Les chausse-trappes

La mouche qui veut échapper au piège ne peut être plus en sûreté que sur le piège même. Georg Christoph Lichtenberg

Albert, qui se déprécie constamment, n'a jamais une haute opinion de lui-même. En tant que chrétien, ne commet-il pas un péché en se méprisant autant ? A-t-il le moindre souvenir de cette Autrichienne qui le gardait quand ses parents travaillaient avec acharnement, jour et nuit, pour rendre habitable leur maison d'enfants, qui avait souffert d'un manque d'entretien pendant la guerre ? Après le décès de ses parents, il a découvert l'existence de cette jeune fille sur une photo trouvée dans un tiroir.

Son visage exprimait la détresse causée par la défaite et la pauvreté. Pas un sourire n'apparaissait sur ses traits fatigués. Le père d'Albert l'avait recrutée grâce à l'intervention d'un ami pasteur. En triant les papiers de son père, Albert tomba sur des correspondances entre ce pasteur et son père. L'ecclésiastique, qui était également aumônier militaire germanophone, plaidait en faveur des désirs des parents autrichiens. Ils souhaitaient que leur fille, qui parlait mal le français, ait au moins un jour de congé par semaine et qu'on lui donne un peu d'argent de poche. On peut supposer que, pour cette jeune fille, il était embarrassant de demander à quelqu'un de lui acheter du savon, du shampoing et des produits d'hygiène menstruelle.

Albert a toujours eu la Foi. Il se méfie cependant des nasses dogmatiques dans lesquels veulent vous enfermer les religieux. Il se souvient de trois anecdotes de sa préadolescence visant deux pasteurs calvinistes. L'un d'eux avait formellement interdit la pratique du yoga, qui commençait tout juste à être enseigné en France. Il y voyait un danger de syncretisme religieux, une contamination des religions orientales par la pratique de cet exercice corporel et spirituel en France. On peut

faire un parallèle entre l'hypothèse actuelle, émise par l'extrême droite, d'un « grand remplacement » de la culture judéo-chrétienne européenne par une submersion islamique provoquée par une immigration maghrébine et africaine non maîtrisée. Cette croyance est profondément enracinée chez les commentateurs et les experts de la chaîne *Cnews*.

L'autre pasteur qui dirigeait une école avait vivement déconseillé à tous ses élèves et aux habitants du bourg, où il exerçait également son ministère, une séance de théâtre organisée par la Comédie de Saint-Étienne, intitulée « *La P... respectueuse* » de Jean-Paul Sartre. Ce n'était à cause des affiliations politiques de l'éminent écrivain, mais plutôt au fait « qu'il n'aimait pas ce titre ». Seules deux personnes étaient dans la salle du cinéma transformé en théâtre ce soir-là : un communiste et un agnostique.

Un autre révérend, dans une autre région, révoquera l'autorisation de diriger une pension privée, affiliée à une école protestante, à un homme respectable qui avait offert un doigt de champagne à ses diplômés. Il l'avait convoqué dans son bureau en lui disant « vous êtes est un alcoolique ! » Le pauvre bougre aura beau se défendre — dire qu'il est assez rare que des élèves de cette école réussissent leur baccalauréat, que ça s'arrose ! — Il sera ruiné, avec sept enfants à charge et une épouse handicapée, non pour avoir vexé le directeur pour les piètres résultats de son établissement, mais parce qu'il avait entraîné dans la pire débauche des jeunes gens de vingt ans et plus. L'âge habituel de ce premier grade universitaire est de 17 ou 18 ans.

Albert se fera piéger par un homme mûr avec qui il jouait au tennis, mais qui l'impressionnait par sa maîtrise des langues et sa découverte du monde *via* de nombreux voyages. « Je me voyais déjà sur une gondole à Venise ou sur une jonque

à Hong Kong ! », comme dans la chanson d'Aznavor « Je me voyais déjà en haut de l'affiche ! »

Émerveillé et inexpérimenté, il le présenta à sa fille en disant : « Vous êtes très con, mais j'ai besoin de marier ma fille ». Albert éprouvait beaucoup d'affection pour elle, mais il n'a jamais su si elle partageait ses sentiments. En effet, ayant subi de nombreux rejets de la part d'étudiantes à l'université et de son professeur de danse, il a décidé de l'épouser, pensant qu'il serait heureux avec elle. N'ayant jamais voyagé, il voyait là une belle opportunité à découvrir le vaste monde. Sans se rendre compte que la plupart des excursions dans les pays à très bas revenus sont une forme de voyeurisme. Il en prendra conscience, beaucoup plus tard, en Chine, quand, dans un train, le serveur de la voiture-restaurant crachera dans les haricots verts servis aux étrangers. De même, au Sénégal, où les vacanciers européens ne peuvent pas sortir de leur ghetto à touristes, sans être harcelés par des enfants qui mendient.

Comme sa future épouse était catholique, ils sont allés voir le prêtre de la paroisse pour obtenir une dispense de forme canonique. Chez les catholiques, le mariage est un sacrement, tandis que chez les protestants, il ne s'agit que d'une simple bénédiction. Rien dans la Bible ne précise que l'union des deux êtres relève d'un sacrement. Seuls le baptême en esprit et la sainte cène sont des actes sacramentels ordonnés par le Christ. Pour épouser un chrétien de la Religion Prétendue Réformée (RPR), une catholique doit obtenir une dispense de son évêque, conformément au droit canonique.

– Pourriez-vous me dire pourquoi vous souhaitez vous marier religieusement ? demanda l'abbé.

– Pour fonder une famille chrétienne, répondit Albert.

– Soyez plus précis, suggéra l'abbé.

- Nous nous engageons à les faire baptiser et à ce qu'ils suivent le catéchisme, ajoute sa future épouse.
- Tout le monde me dit cela, rétorqua le prêtre.
- C'est la vérité, rougit Albert, que l'odeur de cierges brûlés et d'encens indisposait.
- J'ai mieux à vous proposer pour convaincre l'évêque !
- Ah ?
- Oui, l'âge de la future.
- L'âge de la future ? demanda Albert.
- Sachez que votre femme est plus âgée que vous. De plus, vous exercez une profession qui garantit sa stabilité financière.
- Bien.
- Compte tenu de son âge avancé et du milieu social de ses parents, il serait préférable qu'elle épouse un protestant plutôt qu'un communiste. De cette façon, Dieu saura reconnaître les siens !

Albert, toute sa vie, sera haï par son beau-frère, un brillant ingénieur qui n'aura que du mépris pour ce minable technicien supérieur. Il n'hésitera jamais à le montrer lors des rassemblements familiaux. Sa femme ne ressentira aucune fierté pour son mari en présence de son frère. Ce mariage avait été, en partie, organisé par le patriarche, qui avait habilement capturé une proie innocente et candide. Il n'en veut à personne. Il voulait être aimé. Il s'était préparé à la vie professionnelle depuis l'âge de seize ans, mais, pas aux chausse-trappes du mariage : une loterie gagnante ou perdante. Quand il a fini d'élever ses enfants dans la dignité, il s'est retiré. Il vit seul. Il a du mal à supporter sa solitude.

La seule tendresse qu'il recevra de sa belle-famille viendra de sa belle-mère, une pianiste, très croyante, et de ses deux frères, l'un Père Blanc et l'autre Frère des écoles chrétiennes. Ces trois chrétiens ne jugeaient pas. Ils vivaient au quotidien cet amour inconditionnel, ce renoncement à l'égoïsme, cet acte généreux qui fait que

l'on voit dans l'autre une pépite du divin. On veut le meilleur pour lui. On sait que si ça nous a fait grandir, cela peut aussi l'aider à s'épanouir. Ce n'est pas un don de Dieu. C'est un fruit. C'est le signe de l'Amour de Dieu pour les hommes, manifesté bien avant la création : une énergie qui nous dépasse tel un grand mystère.

La douce folie

« La folie, c'est de faire toujours la même chose et de s'attendre à un résultat différent. »

Einstein

Albert ne s'aime pas du tout. Il a depuis toujours une sorte de mal-être, une sensation imperceptible, un étau qui lui prend le cerveau, non comme un serre-joint, mais par fulgurances. C'est un mal au ventre qui le tenaille quand il doit accomplir une tâche inattendue. La situation financière précaire de ses parents était également pour lui une source d'anxiété permanente. Il est rare de le voir sourire. Il semble constamment absorbé par ses pensées. Il fanfaronne, mais c'est un clown triste. Il fait des plaisanteries stupides et manie les contre-péties avec virtuosité. Comme s'il voulait montrer sa singularité. Exister plus par ses blagounettes stupides que par ses talents.

Quand il conduit, si un camion le serre de trop près sur un boulevard périphérique ou dans un tunnel, sans le moindre respect de la vitesse et de la distance de sécurité, il ressent une douleur désagréable dans les reins. L'impression désagréable que l'on veut le sodomiser. Il pense souvent que les autres automobilistes lui en veulent de son manque d'habileté au volant : on klaxonne pour un oui pour un non, derrière lui, lorsqu'il ne démarre pas au feu vert comme un pétard de feu d'artifice ou qu'il prend toutes les précautions qu'il croit juste pour entrer dans un rond-point.

Adolescent, il pensait qu'il serait libre en prison. Il imaginait que c'était le seul endroit où personne ne viendrait l'importuner. Heureusement, il n'a jamais commis de délits ou de crimes ! Il s'est contenté de pratiquer la randonnée et la varappe en solitaire. Cette forme d'escalade ne nécessite pas la présence d'un tiers pour assurer le grimpeur. On ne sert ni de baudriers, ni de descendeurs, ni de dégaines, ni de cordes, ni de coinces et encore moins d'anneau de rappel.

Il ne s'est jamais drogué et a plutôt choisi de s'adonner au sport pour favoriser les mécanismes de la récompense, notamment par la sécrétion de Dopamine, source de motivation et de plaisir. C'est comme si, le désamour de sa famille, de ses camarades de classe et de ses collègues de travail devait être compensé par une activité physique intense.

Le système fonctionna bien tant qu'il n'a pas été enfermé dans un bureau toute la journée. Mais quand le rejet de ses chefs a déglingué ses motivations à bien faire, et qu'il n'a pas pu pratiquer le sport le soir ou à l'heure du déjeuner, il s'est tourné vers l'alcool pour calmer ses angoisses. Sa Foi était alors vacillante. Il n'avait pas totalement intégré que le tombeau vide de Pâques est une matrice vers une vie nouvelle en Christ et qu'il faut y brûler toutes les bandelettes de ses querelles, des ses animosités, de ses médisances et des ses mépris. Faire mourir le vieil homme et renaître à une Vie nouvelle. Il devra boire le breuvage amer jusqu'à la lie pour comprendre qu'il n'est plus seul quand il marche sur les pas du Fils de l'homme.

Il se rappelle d'une réunion où il était totalement sobre et lucide, mais où il s'est peut-être maladroitement comporté ou était trop impressionné par le directeur général de l'entreprise publique où il a travaillé pendant plus de 27 ans. Suite à cette rencontre décisive pour sa carrière, ledit dirigeant a envoyé un message à son supérieur hiérarchique : « Je ne veux plus voir ce monsieur ! ». Albert avait présenté ses dossiers sans savoir qu'il faut parler de la pluie et du beau temps, de la situation dans nos « lointaines provinces », de la carrière des uns et des autres, pendant plus d'une heure, avant d'expédier en moins de cinq minutes le sujet qui est l'objet de la réunion.

Quand il a vu le film *Ridicule*, de Patrice Leconte, il s'est mis à pleurer à chaudes larmes dans la salle de cinéma. On se souvient de cette histoire de Grégoire

Ponceludon de Malvoy, jeune aristocrate désargenté, qui arrive à la cour de Versailles pour demander de l'aide à Louis XVI pour assécher les Dombes, sources d'épidémies et causes de maladies pour ses paysans. Il comprend que tout le monde se fiche de son affaire et qu'il doit mener une vie mondaine et débridée pour obtenir une audience.

Sauf qu'Albert n'avait pas souhaité être invité à cette réunion de haut niveau. Il avait été convié, à la dernière minute, en remplacement de son chef de service, par le directeur général pour discuter d'un sujet crucial. Malheureusement, il a abordé le sujet sous un angle technique plutôt que politique, ce qui lui a valu la mise au placard.

Comme il avait perdu toute valeur sur le marché de l'emploi dans le secteur privé, en raison de son enracinement dans cette entreprise publique où il avait désappris à travailler, il imagina une nouvelle orientation professionnelle. Après cette relégation, il n'avait pas d'autre choix que de démissionner, comme le lui a expliqué un ami qui dirigeait un cabinet de chasseurs de têtes. Albert n'a jamais eu un QI très élevé. C'est un besogneux. Donc, il ne rentrait pas dans la catégorie visée.

Il aurait dû prendre la tangente quand il avait encore une expertise technique reconnue. Huit longues années s'étaient écoulées depuis qu'il avait abandonné l'informatique et les réseaux. Tous les brillants ingénieurs qui l'avaient rendu intelligent, pour se soumettre à des administrateurs plus bornés que des officiers supérieurs et plus arrogants que des dindons. Leur conscience de caste dominante empoisonnait toutes les relations au travail. Ils le rendaient crétin et peu sûr de lui. Albert oscillait entre la servilité d'un collabo ou la rébellion d'un adolescent en crise. Il était *has been*, comme on le dit dans le milieu de l'informatique. C'était trop tard pour prendre un nouveau départ dans une Société de service en informatique.

Ayant beaucoup fréquenté l'École parisienne de Gestalt Thérapie, il pensa que de s'installer comme psychothérapeute serait une solution. Quand il passa les épreuves de sélection après trois ans assidus de formation, il fut tellement ému qu'on lui conseilla poliment une autre orientation. Il ne pouvait retenir ses larmes en évoquant l'attaque ciblée des *Twin Towers* du *World Trade Center*.

Albert a toujours été à côté de la plaque. Il n'a jamais été à sa place et à son office. Il ne jouera jamais le bon rôle sur le théâtre du monde du travail. Il s'activera sans ménager ses efforts quand on attendra de lui de la quiétude. Il sera apathique lorsqu'on voudra qu'il bouge. Entre ces deux états, il sombrera dans la dépression et ne pensera qu'à mettre fin à ses jours.

Albert souffre d'une forme de douce folie extrêmement irritante pour ses proches. Il suit systématiquement le même cycle mental : euphorie et hyperactivité, dégoût de soi, complète paresse. Il attend toujours un résultat différent, c'est-à-dire qu'il espère que les gens vont comprendre son fonctionnement et l'aimer. Mais, rien ne change dans sa relation avec les autres. Seuls le rassurent les psychologues et son psychiatre, parce qu'ils sont payés et formés pour cela.

Albert veut toujours avoir en tête le contenu de ses armoires, de ses tiroirs, de ses bibliothèques, de sa cave, de son garage, du coffre de sa voiture et de sa boîte à gants. Il connaît parfaitement l'agencement de leur espace et sait exactement où chaque objet est rangé. Il les vide régulièrement, en jetant ou en donnant ce qui lui semble superflu. Il évite de surcharger sa cuisine ou son réfrigérateur en ne conservant que le strict minimum de provisions. S'il y en a trop, il en mange et en boit l'excédent. Il vit en permanence une forme de kénose : un besoin impératif de se vider de tout ce qui l'encombre au plan matériel pour oublier ce qui le tourmente et laisser la place au grand mystère de Dieu. Il passe son temps à se désespérer de lui-même et à espérer un message de Dieu. Il s'est beaucoup activé dans l'associatif

pour être au service des autres en oubliant que seule la prière a du sens pour vivre le plein Amour que Dieu offre aux hommes depuis des millénaires. Il se souvient de ce sermon du pasteur Alphonse Maillot qui disait pour fustiger ceux qui placent les œuvres avant la grâce : *« je préfère cent personnes qui prient que trois colonies de vacances, un hospice pour les vieux et un foyer pour les jeunes. »*

Je vous ai déjà dit qu'il est atteint d'une forme de douce folie, mais tant qu'il ne nuit à personne, ce n'est pas grave. En revanche, dès qu'il se trouve dans un contexte peu sûr — désorganisation des journées de vacances, repas à des heures irrégulières, retard d'un ami lors d'un rendez-vous —, il se transforme en une personne stressée, insupportable et odieuse. Le pire, c'est de le faire languir pendant des mois en le gardant dans le flou au sujet de la réservation d'un lieu de villégiature ou d'un billet d'avion.

Plus il vieillit, plus ses tocs sont devenus un handicap pour lui-même. Il vaut mieux qu'il vive seul, même s'il ne supporte pas la solitude. Il déteste entendre les personnes se plaindre de leurs petits maux ou de leur situation financière. Il évite comme la peste le groupe des « tamaloù », cette association de retraités qui ont toujours mal quelque part ou ceux qui viennent de subir une opération. Ils épuisent son énergie. Cependant, s'ils sont atteints d'une maladie grave en phase terminale, il se rend à l'hôpital ou chez eux.

Il lui arrive parfois de se demander s'il aurait dû embrasser la vie monastique. Les règles monastiques sont aussi strictes qu'une partition de musique. Chaque heure de la journée est rythmée avec précision, comme les mouvements d'une horloge suisse : prières, offices, repas en silence et travail manuel. Sa passion pour le chant grégorien aurait même apaisé son âme tourmentée. Il ne peut pas ignorer sa sensualité et son attrait pour le sexe. Il n'adhère pas aux dogmes et aux

superstitions de l'Église catholique romaine, mais il respecte le sacrifice de la messe qu'il trouve grandiose.

C'est un défi de taille pour un mystique de concilier ces contradictions apparemment insolubles et de garder la maîtrise de soi (ou la tempérance) quand tout ton environnement est peuplé d'images de nourritures abondantes, de spiritueux savoureux, de starlettes aux robes fendues, de femmes topless sur la plage, de sportives aux tenues moulantes, de fornication suggérée dans les films et les séries de télévision. La maîtrise de soi serait, d'après les Pères de l'Église, une vertu intérieure qui se développe qui fait que l'on est chaste, sobre et modéré. L'expérience a montré que nombreux clercs et éducateurs, soumis à cette règle, ne peuvent résister à leur pulsion pour les petites filles et les petits garçons. Qui a donc la solution en matière de sexe ? Les partisans des plans cul ? Les abstinents ou les modérés ? Pour Albert, ce sujet demeure une vraie souffrance.

Vanités artistiques

Le talent, ça n'existe pas. Le talent, c'est d'avoir envie de faire quelque chose. Jacques Brel.

- Ce qui caractérise Albert, c'est son manque réel de talent artistique, mon cher Sancho !
- Vous exagérez mon bon maître : ne vous a-t-il pas dessiné sur votre fier destrier ?
- Son épouse a accroché dans son bureau un cadre doré me représentant !
- Parce qu'elle défendait les causes perdues ?
- Je ne sais pas, Sancho.
- Albert, à la moindre occasion, écrit un poème qu'il illustre d'une aquarelle, d'un tableau ou d'une sculpture.
- Dans aucun de ces domaines, il n'a le moindre talent !
- Parce qu'il a eu un 2/20 au bac français ?
- Il commet une erreur dans chaque mot qu'il écrit !
- Vous exagérez, mon cher maître !
- Il n'y connaît rien en poésie classique. Et, quand il écrit en vers libres, ça évoque une série d'ombilics violacés sur une page blanche.
- Vous semblez très critique envers lui, cher maître.
- Vous avez déjà affirmé, d'un ton docte, qu'il publie ses excréments poétiques dans des revues littéraires.
- Ai-je jamais tenu ces propos, Sancho ?
- Albert, dans ses écrits, dénonce les maux de la société de son époque : la guerre, l'intégrisme religieux, l'aliénation prolétarienne et le capitalisme.
- Il se prend pour *Candide*, cet abruti ?
- Il dit qu'il faut puiser toute son énergie dans son jardin intérieur pour connaître un vrai bonheur !
- Quel crétin ! Un vrai *Candide* du *New Âge* !

- Que si tout le monde trouve la paix intérieure, la paix déferlera sur le monde, tel un tsunami d’amour ou une avalanche salvatrice.
- Ça suffit ! Tu dois arrêter de déverser un tel venin, mon cher Sancho, ou je te mets au cachot avec du pain sec et de l’eau et/ou je te fais écouter *France Inter* toute la journée pour te rééduquer de toute pensée charitable, généreuse et altruiste.
- Son père apaisait son fils rebelle avec du pain sec et de l’eau.
- Tant que l’on n’est pas enfermé dans un cagibi ou dans un cachot, c’est supportable.
- Quel est votre avis sur l’art en général, mon cher maître ?
- Tu adores passer du coq à l’âne !
- Je vous ai posé une question simple, mon cher maître.
- La peinture, la musique, la sculpture, le théâtre et la danse ne devraient pas idéaliser la beauté.
- Ah ?
- Il faut des installations, comme un tas de charbon dans une pièce vide.
- Un bidet ?
- Bien sûr ! Le bidet, c’est la base !
- Ou une représentation in live de *l’Origine du monde* de Courbet, comme la performeuse luxembourgeoise Deborah de Robertis.
- Tu as tout compris, Sancho. La création artistique consiste à faire le maximum de buzz !
- C’est osé !
- Peindre de natures mortes, des marines, dessiner ou sculpter des modèles vivants est devenu totalement ringard.
- Ah bon ! Et l’opéra ?
- L’opéra est une forme d’art élitiste et restreinte, typique de la culture bourgeoise. On s’habille pour assister à une représentation à l’Opéra, même si on a du mal à suivre les paroles. Les sons les plus aigus des sopranes sont insupportables. Les basses vous fichent le bourdon. L’essentiel est de mettre en évidence sa robe de

soirée et ses bijoux sur une poitrine avantageuse. Quant aux messieurs, leur gros ventre de nouveaux riches ou leur allure sportive du Racing Club, font l'affaire. C'est aussi l'occasion de porter un toast au champagne, dans les salons privés, en évoquant les rhumes du CAC 40 et du NASDAQ.

– Et la *Flute enchantée*, mon cher maître ? On dit que c'est un opéra initiatique pour les francs-maçons.

– Malheureusement, ils l'ont abandonné dans la plus grande pauvreté !

– À sa mort, on l'aurait enterré dans une fosse commune avec les autres indigents.

– Haydn a beaucoup aidé Mozart quand il était sans le sou.

– Probablement, probablement.

– Don Quichotte ? Que dire des *Requiem*, des *Stabat mater* et des *messes du Couronnement* composés par les plus grands génies de la musique classique ?

– Laisse cela aux chorales d'amateurs qui s'habillent comme des professionnels, portant des costumes noirs avec un nœud papillon ou un foulard blanc. Ils se rassemblent dans le chœur des cathédrales, comme des guêpes dans leur nid. Ça vrombit avec la même intensité.

– Vous êtes odieux ! Sans toutes ces chorales, le répertoire classique lyrique se perdrait.

– C'est le rôle des grands ensembles professionnels, mon cher Sancho.

– Des gardes républicains en costumes d'apparat qui chantent sous l'Arc de Triomphe ou lors des Jeux olympiques ?

– Ne sois pas si réducteur !

– Qu'est-ce qui reste pour vous dans le répertoire musical, mon cher maître ?

– Ce qui génère des revenus, mon cher Sancho ! De l'argent, Sancho !

– L'art et l'argent, quelle drôle de paire !

– Un couple gagnant !

– Vous exagérez un peu.

– Les musiciens, sous l’Ancien Régime, étaient traités comme de simples domestiques pour divertir les soirées. Les peintres et les écrivains crevaient de faim. Sauf s’il faisait les portraits en grandeur nature des puissants.

– Et alors ?

– Aujourd’hui, le moindre chanteur qui gueule dans un micro, en anglais, la même chanson que les autres interprètes de l’*Eurovision*, mais avec un bon agent pour soutenir ses pseudo-performances, devient millionnaire.

– Et les groupes ?

– On vise le jackpot avec du rock, du métal, du bruit, de la musique qui fait mal aux tympans, des effets pyrotechniques, du sexe et de la drogue.

– Un public déchaîné et conquis, c’est ça ?

– Tu as tout compris, mon cher Sancho !

– Je ne comprends pas la spéculation financière sur l’art contemporain.

– C’est pourtant très simple, mon cher Sancho !

– Ah ?

– Toutes les œuvres des grands maîtres disparus sont dans des musées ou dans des collections privées.

– À la fin du XIX^e siècle, un mécène comme Jacquemart André a rassemblé, dans un superbe écrin, avec son épouse, la peintre Nélie, des œuvres du monde entier.

– Il a su faire profiter au monde de la fortune colossale de sa famille, acquise sous Napoléon III !

– C’était moins dangereux, pour un spéculateur, que les emprunts russes !

– Mon cher Sancho, revenons à nos moutons. Les nouveaux riches, ne disposant pas de tableaux de maîtres, ont favorisé l’art contemporain, qu’ils ont eux-mêmes coté.

– Vous exagérez, mon cher maître !

– Je ne pense pas. Ils ont l’habitude de déterminer les prix et de négocier en bourse les produits de luxe qu’ils fabriquent et qui se vendent très bien à l’étranger. Ils

utilisent les mêmes techniques de marketing et les mêmes circuits de distribution. Ils bénéficient d'un puissant lobbying et d'un carnet d'adresses bien fourni.

– Comme tous les personnes d'influence !

– Mieux que cela. Ils mettent en pratique le capitalisme darwinien de la sélection sociale auprès des artistes.

– Je n'ai jamais rien lu là-dessus, mon bon maître.

– Certains théoriciens d'économie et de sociologie ont pensé, dès le XIXe siècle, que la sélection naturelle des espèces dans la nature s'applique aussi aux individus les moins lotis au plan social et culturel. Ils doivent être éliminés et la société tout entière en tire profit.

– C'est cruel !

– De nombreux darwinistes sociaux se disent favorables au capitalisme libéral et au racisme. Ils estiment que l'État ne doit pas intervenir dans la « survie du plus apte, même parmi les démunis ». Ils affirment que certaines races sont biologiquement supérieures aux autres.

– Je crois que votre esprit est particulièrement embrouillé. Vous mélangez tout, mon bon maître !

– Tu crois vraiment cela, Sancho ?

– Je pense surtout que vous n'arriverez jamais à travailler comme chroniqueur pour *Connaissance des Arts* ou *Livres Hebdo*.

– Tu as peut-être raison, Sancho, je suis vraiment trop décalé.

– Oui, vous êtes carrément fou et complètement déjanté, mon cher maître !

– Ah ?

– Mais pas assez vulgaire et anarchiste pour écrire dans *Charlie Hebdo*.

– Je pourrais tenter ma chance dans la presse régionale.

– Avec Bolloré ?

– Tu as raison, je n'ai aucune chance.

- Pourriez-vous me dire, mon bon maître, pourquoi les plus grandes plumes littéraires et les philosophes de renom ont soutenu le fascisme ou le stalinisme ?
- Pour ce qui concerne le fascisme, des écrivains tels que Charles Maurras, Louis Ferdinand Céline, Drieux La Rochelle et Maurice Bardèche rejetaient l'héritage positif du siècle des Lumières et la démocratie parlementaire, tout en dénonçant un prétendu complot judéomassonique.
- Ils étaient franchement antisémites !
- Bardèche est même l'un des fondateurs du négationnisme de la *Shoah*. Il affirmait que l'extermination visait principalement les poux qui infestaient les prisonniers, plutôt que les êtres humains.
- Pourquoi Gide se fait-il le défenseur du régime soviétique ?
- Il le fait probablement parce qu'il s'engage auprès du parti communiste en faveur des droits des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il écrit beaucoup d'œuvres contre le colonialisme.
- Après son voyage à Moscou en 1936, cet écrivain homosexuel, issu de la haute société protestante, qu'il rejette vivement, témoigne de sa désillusion face au système soviétique. On l'expulsera du Parti communiste français.
- Mais qu'en est-il de Sartre et de Staline ?
- Selon certains experts, Sartre aurait assimilé le communisme au stalinisme. Il aurait souhaité les faits sans voir les effets. « L'aliénation pour Sartre est notre expérience du monde matérialisé ».
- Une sorte de cécité, de décalage entre la perception et la réalité, une tendance à vouloir que les événements se conforment à nos désirs les plus profonds ?
- C'est plus subtil que cela : Sartre critiquait la pensée conventionnelle de sa propre communauté concernant le tiers monde. Comme il pense que l'existence précède l'essence, il fallait s'opposer à la doctrine bourgeoise et religieuse qui favorise ceux qui sont bien nés.
- Il a plaidé pour que ceux qui échappent à l'aliénation bourgeoise puissent jouir pleinement de leur liberté en se libérant de toute forme de contrôle.

- Sa compagne, Simone de Beauvoir, et les mouvements féministes ont largement exploré l'idée d'abandonner le patriarcat et d'affaiblir l'homme dominant et machiste. Cette décision était justifiée après des siècles de domination masculine, de viols, de mariages forcés et de guerres pour prouver à d'autres tribus de mâles qu'ils sont dotés du sexe le plus long et le plus rigide. Ils ont même réussi à persuader des ingénieurs brillants de créer des armes de plus en plus sophistiquées. Pour satisfaire leur ego ? Par passion pour la maîtrise technique ? De la performance ? C'est le grand mystère de l'histoire de l'armement depuis les débuts de l'humanité.
- Sartre et Camus étaient en désaccord sur la tolérance envers les pieds-noirs néocoloniaux ? N'est-ce pas ?
- Ce fossé entre le fascisme d'extrême droite, collaborationniste, néonazis, pro-OAS — et depuis peu judéophile — et le totalitarisme d'extrême gauche tiers-mondiste et islamophile, souvent adossé au terrorisme pseudo-religieux, trouve son terreau dans ces courants de pensée qui ont agité l'Europe de 1930 à 1948.
- Vous êtes exaspérant, mon cher maître !
- Tu as raison, remontons sur nos destriers et partons nous défouler dans la Mancha !
- On dégustera des *gachas del amorti* ?
- Arrosés de *Pelereda*, mon cher ami Sancho.
- Ça me reposera des divagations de votre Excellence !
- Ton insolence n'a d'égale que ta bêtise !
- Respect, respect...
- Pour me faire pardonner, je vais te réciter des extraits des textes poétiques que je préfère.
- La poésie n'a pas la place qu'elle mérite.
- Tu as raison. Soit elle est très élitiste et s'adresse à un public très savant sur *France Culture*. Soit elle est captée par la chansonnette et/ou la vulgarité mortifère du *Rapp*. Soit elle est portée par des clubs de poésies au sentimentalisme déconcertant.

- Poètes sans grand talent qui hantent tous les lieux où l'on organise le *Printemps des poètes*.
- Aragon, Char, Brassens, Ferrat, Césaire, Senghor, Ingrid Joker, Nicolas Dieterlé sont des écrivains de génie totalement oubliés des médias.
- On les sort de la naphtaline dans les grandes occasions.
- Grand Corps Malade, Christian Bobin et François Chang sont souvent invités dans les émissions littéraires pour le grand public.
- On n'y verra jamais tes amis Nicole Barrière, Jean-François Blavin, Martial Maynadier, Maggy de Coster, Jean-Claude Morera, Catherine Cohen et Thierry Sajat qui défendent la poésie par vents et marrés auprès de publics défavorisés et acculturés.
- Les poètes sont souvent trop modestes.
- Est-ce pour eux une attitude d'humilité au service de quelque chose qui les dépasse ?
- Une très grande pudeur pour garder, en soi, un trésor précieux à conserver.
- Ou plus prosaïquement, une forme d'orgueil de poètes maudits ?

Épilogue — Le monstre

« Celui qui combat des monstres doit prendre garde à ne pas devenir monstre lui-même. Et si tu regardes longtemps un abîme, l'abîme regarde aussi en toi. » Nietzsche

Depuis son enfance, Albert a éprouvé une faible estime de lui-même. Il luttera toute sa vie au quotidien pour s'aimer un peu. C'est un monstre. Il pensera souvent que sa famille le rejette, car il est trop atypique. Il ne pleurera pas beaucoup à l'enterrement de ses parents, et ne se rendra jamais sur leur tombe. Il n'éprouvera jamais de mépris pour ses géniteurs. En réalité, il respectera leur vision utopique et idéaliste du monde. Il ne regrettera qu'une chose : qu'on l'associe malgré lui à cette vision idéale, sans qu'il ait son mot à dire.

Il aura l'habitude de se rendre sur la tombe de cet adolescent de 12 ans, décédé dans ses bras alors qu'il n'avait que 17 ans et demi. Il en avait la responsabilité. Sans qu'il ne sache vraiment ce qui s'est passé pendant son absence, alors qu'il appelait ses parents depuis une ferme pour une fille blessée après une chute dans un fossé, effrayée par le passage d'une voiture qui aurait pu l'écraser, ce garçon s'est mortellement blessé. Plus tard, il l'a retrouvé dans la vasque d'eau d'un torrent. Il essaiera de lui faire le bouche à bouche, mais en vain.

Il se sentira responsable de la mort de cet enfant toute sa vie, même si les gendarmes, après trois heures d'interrogatoire, le mettront hors de cause. Il ne pourra pas assister aux funérailles, car il devra retourner travailler. Comme dans les pièces de théâtre, *« the show must go on »*.

Les parents du jeune garçon ne déposeront pas de plainte et le procureur de la République ne lancera aucune procédure judiciaire contre son père pour homicide involontaire.

Il n'y avait pas de cellule psychologique spécialisée pour soutenir les témoins d'un événement traumatisant. On cachera la poussière sous le tapis. Personne ne pensera à accompagner les parents dudit garçon sur les lieux de l'accident.

Quand Albert ne sera plus capable de porter seul le poids de sa culpabilité, il frappera, à 45 ans, à la porte d'une psychothérapeute Gelstat. Les séances dureront huit ans avant qu'elle ne l'oriente vers un psychiatre, qui l'aidera à ne pas mettre fin à ses jours. Il découvrira ou comprendra de lui-même que, même si l'on se débarrasse progressivement du poids qui nous ronge de l'intérieur, il restera toujours une cicatrice. Il est essentiel d'affronter les réalités qui façonnent notre existence, sans se laisser submerger par des pensées morbides et obsédantes. C'est tout un art ! L'art d'éclairer ses ténèbres avec la Lumière de l'espérance et de l'amour. Idée généreuse, sauf que pour lui, la caverne des idées noires et de la désespérance du monde est plus profonde qu'une mine de charbon sur un bassin houiller. Que la lampe tempête du mineur est faible et le pic à charbon malhabile.

Il se considérera comme un monstre parce que sa mère, qui ne l'a pas beaucoup aimé, croit-il, a fait une dépression nerveuse profonde avant de succomber à un cancer qui a rongé ses entrailles. Son père suivra peu après. Ils ne profiteront jamais de leur retraite. L'accident mortel d'un enfant, qu'on leur avait confié, a complètement bouleversé leur vie. Il s'identifiera à un monstre parce qu'il n'a jamais su se faire aimer ni par ses parents ni par la mère de ses enfants. Il a toujours aimé son amie d'enfance, qui lui a apporté plus de tendresse qu'il n'était capable de lui offrir. Albert était une personne handicapée de l'amour, mais sans carte *ad-hoc* pour le certifier aux grands parkings de la câlinerie et de la douceur.

Il a été toujours arrogant, critique et insupportable dans les associations sportives, culturelles ou pseudo-humanistes où il ne se sentira pas en sécurité, notamment si des propos islamophobes, antisémites, antiprotestants, anticatholiques, sexistes et régionalistes sont énoncés comme une tautologie par certains membres, sans la moindre sanction administrative ou d'exclusion. Quand il en démissionnera, tous les adhérents en seront satisfaits sans le manifester ouvertement. Certains, parmi les plus empathiques ou les plus hypocrites, lui téléphoneront en lui signifiant qu'ils regretteront son dévouement et son implication.

Il était mon ami, et je ne l'ai jamais vu se moquer de qui que ce soit. Au contraire, il avait toujours un mot gentil pour tout le monde. Non, pas comme un politicien qui va à la pêche aux voix, avec un sourire goguenard, sur les marchés, le samedi matin. La semaine dernière, nous étions tous les deux équipés de raquettes à neige, au cœur d'une vaste étendue de pins et d'épicéas. Une randonneuse, croisée au hasard d'un sentier, se plaignait de ne pas apercevoir le ciel bleu, obscurci par la brume. « Tant que l'on a le ciel bleu dans le cœur, c'est l'essentiel », lui répondit-il.

Après notre escapade hivernale, où nous avons bravé le froid et l'humidité, nous avons de nouveau croisé au parking cette dame, dans la soixantaine. « Vous aviez raison. J'ai gardé le ciel bleu dans mon cœur pendant tout mon périple. J'en ai oublié la brume ! »

Albert a mis beaucoup d'années à s'aimer et à se détacher de la peur inoculée par les ecclésiastiques à leurs ouailles avec l'enfer, en raison de leur incapacité viscérale à faire le bien et à adorer Dieu, Jésus, Vishnou ou Allah.

Les hommes politiques ont tendance à obtenir des suffrages en agitant devant un public émerveillé et inquiet les plus grandes craintes : l'étranger, l'immigré, le crime organisé, le terrorisme, la récession économique, l'inflation, le chômage. Au lieu de

dire qu'ils sont là pour gérer la cité et s'occuper des plus pauvres sur les plans matériel et culturel. « Ce qui pourrait faire reculer les zones de non-droit où sont relégués les laissés-pour-compte du capitalisme libéral vorace et darwiniste ! Des mouchoirs *kleenex* que l'on rejette dans les poubelles de l'histoire quand on n'a plus besoin d'eux sur les chaînes de montage, le bâtiment, le ramassage des poubelles ou le soin à la personne, tout en les accusant de toucher des aides sociales. Un nettoyage au *Karcher* des banlieues et un retour chez eux, avec leurs enfants nés en France, font partie des mesures préconisées par la droite et les patrons », répète souvent Don Quichotte, qui ne partage pas leurs idées xénophobes et racistes.

Les recherches ont été interrompues à proximité de Lans-en-Vercors où était stationné son véhicule 4X4, adapté aux routes les plus dangereuses et les plus vertigineuses en hiver. Nul ne sait si Albert est tombé dans une doline, occultée par la neige ou des branchages. Il avait l'habitude de s'aventurer seul en montagne, quel que soit le temps. Qu'il repose en paix auprès de ses amis Don Quichotte, Sancho Panza et Candide, qui sont les différentes facettes de son Janus intérieur.

On m'a remis ses carnets dans lesquels il consignait ses souvenirs et ses idées les plus décalées. J'ai essayé de les retranscrire en respectant autant l'esprit que la lettre. Si j'ai ressenti beaucoup de tristesse et de solitude dans ses écrits, j'ai perçu en filigrane qu'il essayait de se nourrir des douze fruits de l'Esprit : l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, la fidélité, la douceur, la maîtrise de soi, la modestie, la chasteté et la contenance.

Albert Michu	1
Prologue	3
Albert.....	5
Fondations.....	17
ADN	21
Boycott.....	33
Rapport médical	37
Les interdits	45
Déracinement.....	51
Service militaire	61
Vie professionnelle.....	69
Les chausse-trappes	83
La douce folie.....	89
Vanités artistiques.....	95
Épilogue — Le monstre	103